

MASTER Lettres (MEEF-EC1 a)

Littérature : POÉSIE

Université de Bourgogne, UFR Lettres & Philosophie, 2023-24

TABLE

TABLE	3
FICHE TECHNIQUE.....	7
Modalités de contrôle	7
Bibliographie commentée.....	7
Plan prévisionnel du cours.....	8
LEXIQUE POÉTIQUE	8
Strophes	9
Vers.....	9
Récurrences phoniques	9
QUELQUES DÉFINITIONS DE POÈTES	11
Ce qu'est la poésie.....	11
Ce que n'est pas la poésie.....	11
Objet de la poésie	11
LA COMMUNICATION VERBALE SELON JAKOBSON.....	12
TEXTES	13
<i>La Chanson de Roland</i> , Laisse LXXXVII (1080).....	14
Chrétien de Troyes, <i>Le Conte du Graal (Perceval)</i> , (≈ 1190).....	14
Rutebeuf, « Mariage Rutebeuf » (1261).....	15
Pétrarque, sonnet 180 du <i>Canzoniere</i> (1374 ?).....	15
François Villon, <i>Le Testament</i> (1480 ?)	16
François Villon, « Ballade des contre-vérités » (1480 ?)	16
Pierre de Ronsard, « Ode XVII » (<i>Odes</i> , I, 1524)	16
Pierre de Ronsard, « Marie, vous avez la joue » (<i>Les Amours</i> , 1552-1560)	17
Pierre de Ronsard, <i>Sonnets pour Hélène</i> , 1 (1578).....	17
Joachim du Bellay, <i>Les Regrets</i> , 1 (1558)	18
William Shakespeare, <i>Sonnets</i> , 1 (1598).....	18
François de Malherbe, « À la vicomtesse d'Auchy » (1608), <i>Sonnets</i>	18
Jean de La Fontaine, « Le renard et la cigogne » (<i>Fables</i> , I, 1668)	20
André Chénier, <i>Iambes</i> (1794, extrait)	20
Victor Hugo, préface de 1822 à <i>Odes et ballades</i>	21
Victor Hugo, préface de 1826 à <i>Odes et ballades</i>	21
Alphonse de Lamartine, préface de 1849 aux <i>Méditations</i> (1820).....	21
Alphonse de Lamartine, « Le Lac » (extrait, 1820).....	21
Alphonse de Lamartine, « L'automne » (extrait, 1820)	22
Alfred de Musset, <i>La Confession d'un enfant du siècle</i> (1836)	23
Victor Hugo, « Les Djinns » (<i>Les Orientales</i> , 1829).....	25
Victor Hugo, « La pente de la rêverie » (<i>Les Feuilles d'automne</i> , 1831)	26
Aloysius Bertrand, « L'alchimiste » (<i>Gaspard de la nuit</i> , 1829 ?)	26

Alfred de Musset, « À Juana » (<i>Premières poésies</i> , 1829).....	27
Alfred de Musset, « La nuit de mai » (1835).....	28
Gérard de Nerval, « Fantaisie » (<i>Odelettes</i> , 1834)	29
Gérard de Nerval, « El Desdichado » (<i>Les Chimères</i> , 1854)	29
Théodore de Banville, « Décor », <i>Les Stalactites</i> (1846).....	30
Théodore de Banville, « Sculpteur, cherche avec soin ».....	31
Théophile Gautier, « Préface » (<i>Émaux et Camées</i> , 1852).....	32
Théophile Gautier, « L'Art » (<i>Émaux et Camées</i> , 1852).....	33
Théophile Gautier, « Affinités secrètes » (<i>Émaux et Camées</i> , 1852).....	34
Paul Verlaine, « Monsieur Prudhomme » (<i>Poèmes saturniens</i> , 1866).....	35
Paul Verlaine, « Initium » (<i>Poèmes saturniens</i> , 1866).....	35
Paul Verlaine, « Colloque sentimental » (<i>Fêtes galantes</i> , 1869)	35
Paul Verlaine, « Art poétique » (1882, <i>Jadis et Naguère</i>)	36
Paul Verlaine, « Le poète et la muse » (1883, <i>Jadis et Naguère</i>).....	37
Comte de Lautréamont, <i>Les Chants de Maldoror</i> (1869), extraits.....	37
Isidore Ducasse, <i>Poésies I</i> (1870).....	38
CHARLES BAUDELAIRE	39
Charles Baudelaire, « L'albatros » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1861).....	39
Charles Baudelaire, « Élévation » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1857).....	39
Charles Baudelaire, « Correspondances » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1857)	40
Charles Baudelaire, « Parfum exotique » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1857)	40
Charles Baudelaire, « La chevelure » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1861)	41
Charles Baudelaire, « Moesta et errabunda » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1857)	41
Charles Baudelaire, « Recueillement » (<i>Les Fleurs du mal</i> , 1868).....	42
Charles Baudelaire, <i>Projet d'épilogue</i> (1860)	42
Charles Baudelaire, « Un hémisphère dans une chevelure ».....	43
Charles Baudelaire, « Le Crépuscule du soir »	44
ARTHUR RIMBAUD	45
Arthur Rimbaud, « Ma bohème » (<i>Les Cahiers de Douai</i> , 1870)	45
Arthur Rimbaud, « Vénus Anadyomène » (posthume, 1870)	45
Arthur Rimbaud, « Voyelles » (<i>Poésies 1870-1871</i>).....	46
Arthur Rimbaud, « Alchimie du verbe » (<i>Une saison en enfer</i> , 1873).....	46
Arthur Rimbaud, « Aube » (<i>Illuminations</i> , 1873-1875)	46
Arthur Rimbaud, « Enfance », IV (<i>Illuminations</i> , 1873-1875)	47
Arthur Rimbaud, « Mouvement », (<i>Illuminations</i> , 1873-1875)	47
Arthur Rimbaud, <i>Lettre à Georges Izambard</i> , 13 mai 1871	48
Arthur Rimbaud, <i>Lettre à Paul Demeny</i> , 15 mai 1871	48
JORIS-KARL HUYSMANS	49
Joris-Karl Huysmans, « Rococo japonais » (<i>Le Drageoir aux épices</i> , 1874)	49
Joris-Karl Huysmans, « L'extase » (<i>Le Drageoir aux épices</i> , 1874)	49
Joris-Karl Huysmans, « Un café » (<i>Croquis parisiens</i> , 1880).....	50

MALLARMÉ	51
Stéphane Mallarmé, « Une dentelle s’abolit... », 1887.....	51
Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d’Edgar Poe », 1889.....	51
Stéphane Mallarmé, « Un coup de dés jamais n’abolira le hasard » (1897)	52
Stéphane Mallarmé, « Crise de vers » (<i>Divagations</i> , 1897).....	53
Stéphane Mallarmé, « Sur l’évolution littéraire » (1891).....	53
BELLE ÉPOQUE-DÉBUT DE XX ^e SIÈCLE	54
Jules Laforgue, « Complainte de cette bonne vieille lune ».....	54
Jules Laforgue, « Complainte des condoléances au soleil ».....	55
Jules Laforgue, « Complainte des plaintes » (<i>Les Complaintes</i> , 1885).....	56
Blaise Cendrars, <i>Les Pâques à New-York</i> (1912).....	56
Blaise Cendrars, <i>Prose du Transsibérien</i> [...] (1913).....	58
Paul Claudel, « 2 ^e ode : L’Esprit et l’eau » (<i>Cinq grandes odes</i> , 1913).....	59
Guillaume Apollinaire, « Zone » (<i>Alcools</i> , 1913)	60
Guillaume Apollinaire, « Les colchiques » (<i>Alcools</i> , 1913).....	60
Guillaume Apollinaire « Nuit rhénane » (<i>Alcools</i> , 1913).....	61
André Breton, « Rieuse » (<i>Mont-de-piété</i> , 1914)	61
Aragon, [Premier poème connu] (Non publié, 1915).....	62
Premier <i>Manifeste Dada</i> (Juillet 1916)	62
Guillaume Apollinaire, Préface pour <i>Les Mamelles de Tirésias</i> (1917)	62
Paul Valéry, <i>La Jeune Parque</i> (1917, début)	63
Paul Valéry, « L’abeille » (1920).....	64
Paul Valéry, « Les grenades » (1920).....	64
Paul Valéry, « Le cimetière marin » (1920)	65
André Breton, « Façon » (1918).....	65
Aragon, « Soifs de l’Ouest » (mars 1918)	66
Aragon, « Charlot mystique » (mai 1918).....	66
Guillaume Apollinaire, Calligramme (1918).....	67
Affiche du Manifeste Dada (1918).....	68
L’AVENTURE SURRÉALISTE	69
Robert Desnos, « Cœur en bouche », <i>Langage cuit</i> (1923).....	69
Paul Éluard, « Le jeu de construction ».....	69
Paul Éluard, « L’aube impossible ».....	70
Paul Éluard, « L’évidence poétique ».....	70
André Breton, « L’union libre » (1931)	71
Robert Desnos, « Comme » (<i>Fortunes</i> , 1942).....	72
Victor Segalen, <i>Équipée</i> (1929).....	74
FRANCIS PONGE.....	75
Francis Ponge, « L’orange », (<i>Le Parti pris des choses</i> , 1942).....	75
Francis Ponge, « L’huître », (<i>Le Parti pris des choses</i> , 1942)	75
Francis Ponge, « Le cageot », (<i>Le Parti pris des choses</i> , 1942).....	76

Jacques Prévert, « Déjeuner du matin », <i>Paroles</i> (1949)	76
Jacques Prévert, « Complainte de Vincent » (<i>Paroles</i> , 1949)	77
Jacques Prévert, « Promenade de Picasso » (<i>Paroles</i> , 1949)	78
Aragon, <i>Elsa</i> (1959)	79
[Vers et prose selon Aragon] (1963)	80
RAYMOND QUENEAU	81
Raymond Queneau, « Pour un art poétique »	81
Raymond Queneau, « Pour un art poétique (suite) »	81
Raymond Queneau, « Le peuplier et le roseau »	82
Raymond Queneau, « La grenouille qui voulait se faire aussi ronde [...] »	82
(EUGÈNE) GUILLEVIC	83
Guillevic, « Le menuisier » (<i>Terre à bonheur</i> , 1952)	83
Guillevic, « Rectangle » (<i>Euclidiennes</i> , 1967)	83
Guillevic, « Art poétique » (1986)	84
SUR LA POÉSIE ENGAGÉE	85
Victor Hugo, « Amis, un dernier mot ! (<i>Les Feuilles d'automne</i> , 1831) »	85
Victor Hugo, « Fonction du poète » (<i>Les Rayons et les ombres</i> , 1840)	86
Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation » (1834)	87
Aragon, « Front rouge » (1931)	89
Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1932)	89
Aragon, « C » (1941)	90
Aragon, « Les Yeux d'Elsa » (1942)	90
Paul Éluard, « Liberté », <i>Poésie et vérité</i> (1942)	91
Paul Éluard, « Un petit nombre d'intellectuels français [...] » (1943)	92
Aragon, « Art poétique » (<i>En français dans le texte</i> , 1943)	92
Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1944)	94
Robert Desnos, « Le veilleur du Pont-au-Change » (1944)	95
Jacques Dupin, « Moraines »	98
Philippe Jaccottet, « Paysages avec figures absentes » (1970)	98
Yves Bonnefoy, « La terre » (1975)	100
Yves Bonnefoy, « Dans le leurre des mots », II (2001)	100
Franck Venaille, <i>La Descente de l'Escaut</i> (1995, extrait)	101
Olivier Barbarant, « Ode à Bérénice » (1998)	102

FICHE TECHNIQUE

<p>Horaires : Six séances, le mardi, de 13h à 15h.</p> <p>Début des cours : le mardi 12 septembre. NB : en cas de suppression d'une séance, elle sera remplacée plus tard, dans le même créneau .</p>	<p>Enseignant : Hervé Bismuth Herve.Bismuth@u-bourgogne.fr</p> <p>Tél. : 0664650357</p> <p>www.herve-bismuth.net</p>
--	---

Modalités de contrôle

- Une dissertation générale portant sur un des cours de Littérature française ;
- Un examen sur table et un oral à la fin des cours : tous les cours disciplinaires sont concernés par ces deux épreuves.

Des précisions seront données ultérieurement.

Bibliographie commentée

À consulter pour votre travail :

JEAN-MARIE GLEIZE, *La Poésie, textes critiques, XVIe-XXe siècles*. Larousse, « Textes essentiels », 1995.

(Les principaux textes critiques, mais aussi certains poèmes et arts poétiques fondateurs, écrits par les poètes français et présentés par un universitaire spécialiste de poésie, également poète).

BRIGITTE BERCOFF, *La Poésie*, Hachette, « Contours littéraires », 1999.
(Thématiques et structures du discours poétique.)

DAVID DUCROS, *Lecture et analyse du poème*, Armand Colin, « Cursus », 1996.
(Un excellent tour des perspectives d'études offertes par le texte poétique.)

JEAN-LOUIS JOUBERT, *La Poésie*, Armand Colin, « Cursus », 1998.

Cet ouvrage, tout comme le précédent, offre l'équivalent d'un manuel généraliste adressé à un public composé d'étudiants. Dans le même registre, dans un format plus large, on peut consulter également deux autres ouvrages :

JEAN-LOUIS JOUBERT, *Genres et formes de la poésie*, Armand Colin, 2003.

(Collectif) *La Poésie. Cours, documents dissertations*, Bréal, « Grand Amphi », 1999.

Plan prévisionnel du cours

Généralités

Questions définitives, approches linguistiques. La question du vers, la question du lyrisme.

Vers et lyrisme, de la poésie médiévale à la crise romantique.

Poésie et oralité. Comment lire le vers ?

Notions de prosodie. Le sonnet, historique et description d'une forme fixe. Fonctions de la poésie à l'âge classique.

Modernités. Poésie hors du vers.

Nouvelles recherches prosodiques (Hugo, Aragon). La « crise de vers ». Le vers libre. Le poème en prose. Le verset.

Quelques écoles, quelques mouvements, quelques thématiques.

Le poète romantique et la nature. Le Mal du siècle. L'Art pour l'art et le Parnasse. Poésie et engagement. La quête poétique : voyages et rêves. L'aventure surréaliste.

Hors du lyrisme (Queneau, Ponge, Guillevic).

LEXIQUE POÉTIQUE

Voici quelques rappels rapides concernant les notions auxquelles le cours se réfère.

Pour une étude plus détaillée, plus nuancée et plus exigeante de la diction du vers, de l'alexandrin notamment, on consultera avec profit François Regnault et Jean-Claude Milner, *Dire le vers. Court traité à l'intention des acteurs et des amateurs d'alexandrins*, Seuil, 1986.

Pour une synthèse générale et succincte des questions de la versification, on consultera en ligne celle de Laurent Jenny de l'Université de Genève :

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/versification/vrsomma.html>

Strophes

- **Monostiche** : strophe d'un seul vers
- **Distique** : strophe de 2 vers
- **Tercet** : strophe de 3 vers
- **Quatrain** : strophe de 4 vers
- **Quintil** : strophe de 5 vers
- **Sixain** : strophe de 6 vers
- **Septain** : strophe de 7 vers
- **Huitain** : strophe de 8 vers
- **Neuvain** : strophe de 9 vers
- **Dizain** : strophe de 10 vers
-

Vers

- **Monosyllabe** : vers de 1 syllabe
- **Dissyllabe** : vers de 2 syllabes
- **Trisyllabe** : vers de 3 syllabes
- **Quadrasyllabe** : vers de 4 syllabes
- **Pentasyllabe** : vers de 5 syllabes
- **Hexasyllabe** : vers de 6 syllabes
- **Heptasyllabe** : vers de 7 syllabes
- **Octosyllabe** : vers de 8 syllabes
- **Ennéasyllabe** : vers de 9 syllabes
- **Décasyllabe** : vers de 10 syllabes
- **Hendécasyllabe** : vers de 11 syllabes
- **Dodécasyllabe** (ou : **alexandrin**) : vers de 12 syllabes
- **Hexadécasyllabe** : vers de 16 syllabes

Réurrences phoniques

Les deux cas particuliers de *réurrences phoniques* courantes dans le langage poétique : l'**assonance** et l'**allitération**.

Assonance

L'**assonance** est une réurrence **vocalique** : on désigne sous ce terme la *répétition d'une même voyelle* dans une séquence parlée. Le vers d'Apollinaire :

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent

offre un exemple d'*assonance* en [i]. En voici un autre :

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.*
(Mallarmé, « Le Vierge, le vivace et le bel aujourd'hui »).

Il existe un cas particulier et longuement répandu d'*assonance* : celle qui constituait les strophes — les *laissez* — de la chanson de geste du Moyen Âge, qui s'organisaient autour de la même voyelle finale :

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie ;
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises.
Cil sunt muntez ki le message firent,
Enz en lur mains portent branches d'olive.
Vindrent a Charles ki France ad en baillie :
Nes poet garder que alques ne l'engignent.

(Marsile fit alors amener dix mules blanches / Que lui envoya jadis le roi de Sicile.
/ Les freins sont d'or, les selles d'argent ; / Les dix messagers y sont montés, / Portant
des branches d'olivier dans leurs mains./ Et voici qu'ils arrivent près du roi qui tient la
France en son pouvoir. / Charles a beau faire : ils le tromperont.)¹

Allitération

L'allitération est une récurrence **consonantique** : au sens strict, elle désigne la *répétition d'une même consonne* initiale, et par extension, d'une même consonne à l'intérieur d'une séquence parlée. Voici un cas d'*allitération* en [pl] dans le poème d'Aragon « Le Voyage d'Italie » (*in Les Poètes*, 1963) :

*Il pleut La pluie italienne de septembre
N'est ni jaune ni bleue il pleut sans éclipse il pleut plein les épaules pliées
Il pleut Ni perles ni paroles ni paraphes d'épées*

¹ Traduction de Léon Gautier.

QUELQUES DÉFINITIONS DE POÈTES

Ce qu'est la poésie...

- La poésie, c'est quelque chose que font les poètes (Machado)
- La poésie est ce qu'il y a de plus réel (Baudelaire)
- La poésie est ce qui exige la révolte de l'oreille (Aragon)
- La poésie est un combat (Éluard)
- La poésie, c'est l'Enthousiasme cristallisé (Vigny)
- La poésie est un cri, oui, mais un cri habillé (Max Jacob)
- La poésie est le lieu de l'autre (Bernard Sésé)
- La poésie, c'est la recherche / Passionnelle et comblée // De quelque chose que l'on sait / Ne jamais atteindre (Guillevic)
- La poésie est établie sur le mot ; sur la tension organisée entre les mots ; c'est le "chant" (Jouve)
- La poésie est comme la philosophie : une tonalité harmonieuse de notre âme (Novalis)
- La poésie n'est rien d'autre, au plus vif de son inquiétude, qu'un acte de connaissance (Bonnefoy)
- Si le silence est l'envers du langage la poésie est l'endroit du silence (Michel Camus)
- La poésie, ne serait-ce tout simplement de dire ce que les mots ne peuvent pas dire ? (Michel Cazenave)

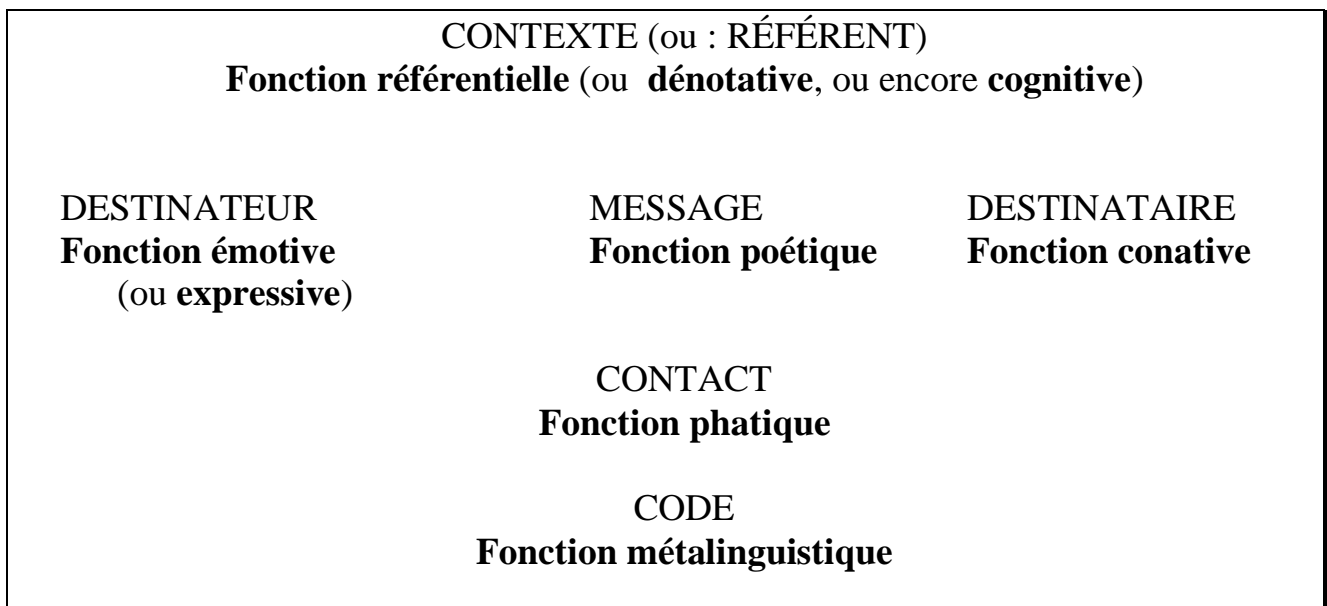
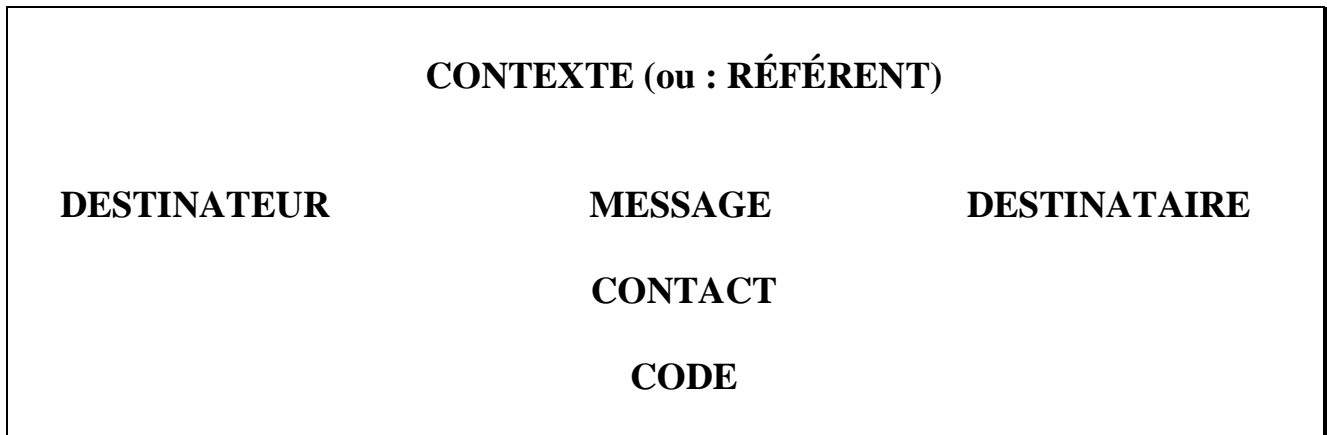
Ce que n'est pas la poésie...

- La poésie c'est autre chose (Eugène Guillevic)
- Il y a le monde, mon langage et autre chose. C'est cet autre chose que j'appelle poésie (Jacques Ancet)
- Le langage de la poésie ne dit pas, ne décrit pas, ne raconte pas, ne porte aucun message : il rayonne (Jacques Ancet)
- Tu comprendras qu'un poète ne peut rien dire de la Poésie. Laisse cela aux critiques et aux professeurs. Mais ni toi ni moi ni aucun poète, nous ne savons ce qu'est la Poésie (Garcia Lorca)

Objet de la poésie

- La poésie doit avoir pour but la vérité pratique (Lautréamont)
- La poésie n'a pas d'autre but qu'elle-même (Baudelaire)
- La poésie n'a pas à exposer des idées (Valéry)
- Tout est sujet, tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie (Hugo)
- La poésie sera de la raison chantée, voilà sa destinée pour longtemps (Lamartine)
- La poésie soulève le voile de la beauté cachée du monde (Shelley)

LA COMMUNICATION VERBALE SELON JAKOBSON²



² Source : Roman Jakobson, « Linguistique et poétique » (1960), repris dans *Essais de linguistique générale*.

TEXTES

La Chanson de Roland, Laisse LXXXVII (1080)

Rollanz est proz e Olivers est sages,
 Ambedui unt merveillus vasselage.
 Puis que il sunt as chevaux e as armes,
 Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
 Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.
 Felun païen par grant irur chevalchent.
 Dist Olivers : « Rollant, veez en alques.
 « Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.
 « Vostre olifan suner vus ne l' deignastes ;
 « Fust i li Reis, n'i oüssum damage.
 « Gardez amunt devers les porz d'Espagne,
 « Veeir poez dolent la rere-guarde.
 « Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »

Roland est preux, mais Olivier est sage ; Ils sont tous deux de merveilleux courage. Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes, ils aimeraient mieux mourir que d'esquiver la bataille.

Les comtes ont l'âme bonne, et leurs paroles sont élevées... Férons païens chevauchent à grande allure :

« Voyez un peu, Roland, dit Olivier ; Les voici, les voici près de nous, et Charles est trop loin.

Ah ! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor ; Si le grand Roi était ici, nous n'aurions rien à craindre. Jetez les yeux là-haut, vers les monts d'Espagne : Vous y verrez dolente arrière-garde. Tel s'y trouve aujourd'hui, qui plus jamais ne sera dans une autre. »

Chrétien de Troyes, Le Conte du Graal (Perceval), (≈ 1190)

[...]

 Ce fu au tans qu'arbre florissent,
 Foillent bochaische, pré verdissent
 Et cil oisel an lor latin
 Docemant chantent au matin
 Et tote riens de joie enflame
 que li filz a la veve dame
 de la Gaste Forest soutainne
 se leva, et ne li fu painne
 que il sa sele ne meist
 sor son chaceor et preïst
 iii. javeloz [...].

C'était au temps où les arbres fleurissent, les bois se feuillent, les prés verdissent, où les oiseaux dans leur latin avec douceur chantent au matin, et où toute chose s'enflamme de joie [...]. Le fils de la veuve de la forêt déserte solitaire se leva et n'eut aucune peine à seller son cheval de chasse et à prendre trois javelots [...].

Rutebeuf, « Mariage Rutebeuf » (1261)

En l'an de l'incarnacion
 Viiij. jors apres la nascion
 Jhésu qui soufrit passion
 En l'an soissante
 Qu'arbres n'a foille oisel ne chante,
 Fis je toute la rien dolante
 Qui de cuer m'aime
 Nis li musars musart me claime

En l'année de l'Incarnation, huit jours après la naissance / de Jésus qui souffrit la Passion, / En l'an soixante³, / quand l'arbre n'a pas de feuille, que l'oiseau ne chante pas, / j'ai fait le malheur de la créature / qui m'aime de tout son cœur. / Même le sot me traite de sot.

Pétrarque, sonnet 180 du Canzoniere (1374 ?)

Po, ben puo' tu portartene la scorza
 di me con tue possenti et rapide onde,
 ma lo spirto ch'iv'entro si nasconde
 non cura né di tua né d'altrui forza ;

lo qual senz'alternar poggia con orza
 dritto per l'aure suo desir seconde,
 battendo l'ali verso l'aurea fronde,
 l'acqua e 'l vento e la vela e i remi sforza.

Re degli altri, superbo altero fiume,
 che 'ncontri 'l sol quando e'ne mena 'l giorno,
 e 'n ponente abandoni un piú bel lume,

tu te ne vai col mio mortal sul corno ;
 l'altro coverto d'amorose piume
 torna volando al suo dolce soggiorno.

*Tu peux bien emporter, Pô, avec toi l'écorce / De moi-même en tes flots rapides et puissants,
 Mais intérieurement l'esprit dissimulé / N'a cure de ta force ni de celle d'autrui ;
 Lui, et sans nul besoin de changer ses amures / Tout droit par l'aure à son désir propice
 Volant à tire d'aile aux frondaisons de l'or, / Triomphe d'eau, de vent, de voiles et de rames.
 Fleuve altier et superbe, de tous les autres roi, / Qui cours vers le soleil nous amenant le jour
 Et laisses au couchant un astre bien plus beau,
 Tu t'en vas emportant mon cros dessus ta corne, / Mais le reste, couvert d'un pennage d'amour,
 S'en retourne en volant à sa douce demeure.*

³ 1260.

François Villon, *Le Testament* (1480 ?)⁴

En l'an de mon trentiesme aage,
 Que toutes mes hontes j'eus beues,
 Ne du tout fol, ne du tout sage,
 Non obstant maintes peines eues,
 Lesquelles j'ay toutes receues
 Soubz la main Thibault d'Aussigny...
 S'evesque il est, seignant les rues,
 Qu'il soit le mien je le regny.

*En l'an de ma trentième année, / Après avoir bu toutes mes hontes,
 Ni tout à fait fou ni tout à fait sage, / Malgré maintes peines subies,
 Lesquelles j'ai toutes reçues / Quand j'étais aux mains de Thibaut d'Aussigny...
 S'il est évêque et bénit les rues, / Je nie qu'il soit le mien.*

François Villon, « Ballade des contre-vérités » (1480 ?)

Voulez-vous que verté vous die ?
 Il n'est jouer qu'en maladie,
 Lettre grave que tragedie,
 Lasche homme que chevalereux,
 Orrible son que melodie,
 Ne bien conseillé qu'amoureux⁵.

Pierre de Ronsard, « Ode XVII » (*Odes*, I, 1524)

À Cassandre.

Mignonne, allons voir si la rose
 Qui ce matin avait déclose
 Sa robe de pourpre au soleil,
 A point perdu cette vesprée
 Les plis de sa robe pourprée,
 Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place
 Las ! las ses beautez laissé cheoir !
 Ô vrayment marastre Nature,
 Puis qu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusques au soir !

⁴ Incipit.

⁵ « Voulez-vous que je vous dise la vérité ? Il y a amusement seulement dans la maladie, sincérité seulement dans le mensonge, lâcheté seulement dans la bravoure, cacophonie seulement dans la mélodie, et homme bien conseillé seulement s'il est amoureux. »

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Pierre de Ronsard, « Marie, vous avez la joue » (*Les Amours*, 1552-1560)

Mari^e, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux
De couleur de châtaigne, entrefrisés de nœuds,
Gentement tortillés tout autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde abeille
Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux.
Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux,
Pithon⁶ vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétins comme deux monts de lait,
Qui pommellent ainsi qu'au printemps nouvelet
Pommellent deux boutons que leur châsse environne.

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein,
Vous avez de l'Aurore et le front, et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1 (1578)

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'Été ne la brûle, et l'Hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une Églogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ;
Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
Dis : « Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène. »

⁶ Déesse de la persuasion.

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, 1 (1558)

Je ne veux point fouiller au sein de la nature,
 Je ne veux point chercher l'esprit de l'univers,
 Je ne veux point sonder les abîmes couverts,
 Ni dessiner du ciel la belle architecture.

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,
 Et si hauts arguments ne recherche à mes vers :
 Mais suivant de ce lieu les accidents divers,
 Soit de bien, soit de mal, j'écris à l'aventure.

Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret :
 Je me ris avec eux, je leur dis mon secret,
 Comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires.

Aussi ne veux-je tant les peigner et friser,
 Et de plus braves noms ne les veux déguiser
 Que de papiers journaux ou bien de commentaires.

William Shakespeare, *Sonnets*, 1 (1598)

From fairest creatures we desire increase,
 That thereby beauty's rose might never die,
 But as the ripper should by time decease,
 His tender heir might bear his memory;
 But thou, contracted to thine own bright eyes,
 Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel,
 Making a famine where abundance lies,
 Thyself thy foe, to thy sweet self too cruel.
 Thou, that art now the world's fresh ornament
 And only herald to the gaudy spring,
 Within thine own bud buriest thy content
 And, tender churl, mak'st waste in niggarding.
 Pity the world, or else this glutton be,
 To eat the world's due, by the grave and thee.

François de Malherbe, « À la vicomtesse d'Auchy » (1608), *Sonnets*

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,
 Superbes de matière, et d'ouvrages divers,
 Où le plus digne roi qui soit en l'univers
 Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas ;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste ;
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Jean de La Fontaine, « Le renard et la cigogne » (*Fables*, I, 1668)

Compère le Renard se mit un jour en frais,
 et retint à dîner commère la Cigogne.
 Le régal fût petit et sans beaucoup d'apprêts :
 Le galant pour toute besogne,
 Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la Cigogne le prie.
 "Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie. "
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la Cigogne son hôtesse ;
 Loua très fort la politesse ;
 Trouva le dîner cuit à point :
 Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
 Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
 Attendez-vous à la pareille.

André Chénier, *Iambes* (1794, extrait)

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
 Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Victor Hugo, préface de 1822 à *Odes et ballades*

Au reste, le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses. Les beaux ouvrages de poésie en tout genre, soit en vers, soit en prose, qui ont honoré notre siècle, ont révélé cette vérité, à peine soupçonnée auparavant, que la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout.

Victor Hugo, préface de 1826 à *Odes et ballades*

Le poète ne doit avoir qu'un modèle, la nature ; qu'un guide, la vérité. Il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et avec son cœur. De tous les livres qui circulent entre les mains des hommes, deux seuls doivent être étudiés par lui, Homère et la Bible. C'est que ces deux livres vénérables, les premiers de tous par leur date et par leur valeur, presque aussi anciens que le monde, sont eux mêmes deux mondes pour la pensée. On y retrouve en quelque sorte la création tout entière considérée sous son double aspect, dans Homère par le génie de l'homme, dans la Bible par l'esprit de Dieu.

Alphonse de Lamartine, préface de 1849 aux *Méditations* (1820)

J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi ; et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'*imagination*, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et qui repeint en nous. Mais de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon âme animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie, et qui réverbérait l'œuvre de Dieu ! De là à chanter ce cantique intérieur qui s'élève en nous, il n'y avait pas loin. Il ne me manquait que la voix. Cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lèvres d'enfant, c'était la poésie.

Alphonse de Lamartine, « Le Lac » (extrait, 1820)

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devoit revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissois ainsi sous ces roches profondes,
 Ainsi tu te brisois sur leurs flancs déchirés,

Ainsi le vent jetoit l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendoit au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices
« Suspendez votre cours :
« Laissez-nous savourer les rapides délices
« Des plus beaux de nos jours !

[...]

Alphonse de Lamartine, « L'automne » (extrait, 1820)

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

[...]

Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*⁷ (1836)

Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc ; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

[...]

Cependant l'immortel Empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route ; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

[...]

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant éborgné, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : Salvatoribus mundi.

Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides ; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

[...]

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres ; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres.

[...]

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié

⁷ Chapitre II, extraits.

momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarverden, embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Victor Hugo, « Les Djinns » (*Les Orientales*, 1829)

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit !

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche.
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule,
Et tantôt grandit,

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !... Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond.
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant !
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,

Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! - Tenons fermée
Cette salle, où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

[...]

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte,
Presque éteinte,
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute :
- Tout fuit,
Tout passe
L'espace
Efface
Le bruit.

Victor Hugo, « La pente de la rêverie » (*Les Feuilles d'automne*, 1831)⁸

*Obscuritate rerum verba saepe obscurantur.*⁹

Gervasius Tilberiensis

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries ;
 Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries ;
 Et, quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
 Nagez à la surface ou jouez sur le bord.
 Car la pensée est sombre ! Une pente insensible
 Va du monde réel à la sphère invisible ;
 La spirale est profonde, et quand on y descend
 Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,
 Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
 De ce voyage obscur souvent on revient pâle !

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
 Cette année, est de bise et de pluie attristé,
 Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre,
 Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.
 [...]

Aloysius Bertrand, « L'alchimiste » (*Gaspard de la nuit*, 1829 ?)

Notre art s'apprend en deux manières, c'est à savoir par enseignement
 d'un maistre, bouche à bouche, et non autrement, ou par inspiration et
 révélation divines ; ou bien par livres lesquels sont moult obscurs et
 embrouillez ; et pour en iceux trouver accordance et vérité moult convient
 estre subtil, patient, studieux et vigilant.

La clef des secrets de philosophie de Pierre Vicot.

Rien encore ! — Et vainement ai-je feuilleté pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle.

Non, rien, si ce n'est, avec le sifflement de la cornue étincelante, les rires moqueurs d'une salamandre qui se fait un jeu de troubler mes méditations.

Tantôt elle attache un pétard à un poil de ma barbe, tantôt elle me décoche de son arbalète un trait de feu dans mon manteau.

Ou bien fourbit-elle son armure, c'est alors la cendre du fourneau qui souffle sur les pages de mon formulaire et sur l'encre de mon écritoire.

Et la cornue toujours plus étincelante siffle le même air que le diable, quand saint Éloi lui tenaille le nez dans sa forge.

Mais rien encore ! — Et pendant trois autres jours et trois autres nuits je feuilletterai, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle !

⁸ Incipit.

⁹ « C'est l'obscurité des choses qui rend souvent les mots obscurs. »

Alfred de Musset, « À Juana » (*Premières poésies*, 1829)

O ciel ! je vous revois, madame,
De tous les amours de mon âme
Vous le plus tendre et le premier.
Vous souvient-il de notre histoire ?
Moi, j'en ai gardé la mémoire :
C'était, je crois, l'été dernier.

Ah ! marquise, quand on y pense,
Ce temps qu'en folie on dépense,
Comme il nous échappe et nous fuit !
Sais-tu bien, ma vieille maîtresse,
Qu'à l'hiver, sans qu'il y paraisse,
J'aurai vingt ans, et toi dix-huit ?

Eh bien ! m'amour, sans flatterie,
Si ma rose est un peu pâlie,
Elle a conservé sa beauté.
Enfant ! jamais tête espagnole
Ne fut si belle, ni si folle.
Te souviens-tu de cet été ?

De nos soirs, de notre querelle ?
Tu me donnas, je me rappelle,
Ton collier d'or pour m'apaiser,
Et pendant trois nuits, que je meure,
Je m'éveillai tous les quarts d'heure,
Pour le voir et pour le baiser.

Et ta duègne, ô duègne damnée !
Et la diabolique journée
Où tu pensas faire mourir,
O ma perle d'Andalousie,
Ton vieux mari de jalousie,
Et ton jeune amant de plaisir !

Ah ! prenez-y garde, marquise,
Cet amour-là, quoi qu'on en dise,
Se retrouvera quelque jour.
Quand un cœur vous a contenue,
Juana, la place est devenue
Trop vaste pour un autre amour.

Mais que dis-je ? ainsi va le monde.
Comment lutterais-je avec l'onde

Dont les flots ne reculent pas ?
 Ferme tes yeux, tes bras, ton âme ;
 Adieu, ma vie, adieu, madame,
 Ainsi va le monde ici-bas.

Le temps emporte sur son aile
 Et le printemps et l'hirondelle,
 Et la vie et les jours perdus ;
 Tout s'en va comme la fumée,
 L'espérance et la renommée,
 Et moi qui vous ai tant aimée,
 Et toi qui ne t'en souviens plus !

Alfred de Musset, « La nuit de mai » (1835¹⁰)

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
 La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,
 Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
 Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
 Aux premiers buissons verts commence à se poser.
 Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
 J'ai cru qu'une forme voilée
 Flottait là-bas sur la forêt.
 Elle sortait de la prairie ;
 Son pied rasait l'herbe fleurie ;
 C'est une étrange rêverie ;
 Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
 Balance le zéphyr dans son voile odorant.
 La rose, vierge encor, se referme jalouse
 Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
 Écoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
 Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
 Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
 Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
 Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
 Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

¹⁰ Extrait.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
 Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
 Dont je me sens épouvanté ? Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
 Pourquoi ma lampe à demi morte
 M'éblouit-elle de clarté ? [...]

Gérard de Nerval, « Fantaisie » (*Odelettes*, 1834)

Il est un air pour qui je donnerais
 Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber¹¹,
 Un air très vieux, languissant et funèbre,
 Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
 De deux cents ans mon âme rajeunit :
 C'est sous Louis Treize... — et je crois voir s'étendre
 Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,
 Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
 Ceint de grands parcs, avec une rivière
 Baignant des pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
 Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
 Que, dans une autre existence, peut-être,
 J'ai déjà vue — et dont je me souviens !

Gérard de Nerval, « El Desdichado » (*Les Chimères*, 1854)

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
 Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
 Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé
 Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
 Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
 La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
 Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

¹¹ Prononcer *Wèbre*, à l'allemande.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
 Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
 J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
 Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
 Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

Théodore de Banville, « Décor », *Les Stalactites* (1846)

Dans les grottes sans fin brillent les Stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites,
 Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux,
 Lys de glace, roseaux, lianes, clématites.

Des thyrses pâissants, bouquets prestigieux,
 Naissent, et leur éclat mystique divinise
 Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise
 Le trèfle pur ; voici les palais aux plafonds
 En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des griffons
 Projettent des regards longs et mélancoliques
 Sur des Dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques
 S'élancent, dessinant le rythme essentiel,
 Vos clochetons à jour, ô sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel
 De la croix, sont éclos, enamourés des mythes,
 Les vitraux où revit tout le peuple du ciel.

Stalactites tombant des voûtes, stalagmites
 Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons
 Argentent de splendeurs l'horizon sans limites.

[...]

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor,
 Que devance le choeur ailé des Métaphores),
 Pour installer ce rare et flamboyant décor,

Sous ces blancs chapiteaux et ces arceaux sonores
Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons,
Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons
De rose, de safran et d'azur constellées,
Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées !

Théodore de Banville, « Sculpteur, cherche avec soin¹² »

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;
Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchus attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthé
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

¹² *Les Stalactites* (1846).

Théophile Gautier, « Préface » (*Émaux et Camées*, 1852)

Pendant les guerres de l'empire,
Goethe, au bruit du canon brutal,
Fit le Divan occidental,
Fraîche oasis où l'art respire.

Pour Nisami quittant Shakspeare,
Il se parfuma de santal,
Et sur un mètre oriental
Nota le chant qu'Hudhud soupire.

Comme Goethe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Émaux et Camées*.

Théophile Gautier, « L'Art » (*Émaux et Camées*, 1852)

Oui, l'œuvre sort plus belle
 D'une forme au travail
 Rebelle,
 Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !
 Mais que pour marcher droit
 Tu chausses,
 Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,
 Comme un soulier trop grand,
 Du mode
 Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse
 L'argile que pétrit
 Le pouce
 Quand flotte ailleurs l'esprit :

Lutte avec le carrare,
 Avec le paros dur
 Et rare,
 Gardiens du contour pur ;

Emprunte à Syracuse
 Son bronze où fermement
 S'accuse
 Le trait fier et charmant ;

D'une main délicate
 Poursuis dans un filon
 D'agate
 Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,
 Et fixe la couleur
 Trop frêle
 Au four de l'émailleur.

Fais les sirènes bleues,
 Tordant de cent façons
 Leurs queues,
 Les monstres des blasons ;

Dans son nimbe trilobe
 La Vierge et son Jésus,
 Le globe
 Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste
 Seul a l'éternité.
 Le buste
 Survit à la cité.

Et la médaille austère
 Que trouve un laboureur
 Sous terre
 Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
 Mais les vers souverains
 Demeurent
 Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ;
 Que ton rêve flottant
 Se scelle
 Dans le bloc résistant !

Théophile Gautier, « Affinités secrètes » (*Émaux et Camées*, 1852)

MADRIGAL PANTHÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,
Sur le fond bleu du ciel attique,
Juxtaposé leurs rêves blancs ;

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus ;

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil, deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs ;

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l'amour s'éternise,
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,
Tout se dissout, tout se détruit ;
La perle fond, le marbre tombe,
La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle
S'en va dans le creuset profond
Grossir la pâte universelle
Faites des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,
Les marbres blancs en blanches chairs,
Les fleurs roses en lèvres roses
Se refont dans des corps divers ;

Les ramiers de nouveau roucoulent
Au cœur de deux jeunes amants,
Et les perles en dents se moulent
Pour l'écrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arôme,
D'un rayon ou d'une couleur,
L'atome vole vers l'atome
Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries
Sur le fronton ou dans la mer,
Des conversations fleuries
Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes
Sur les dômes aux boules d'or,
Et les molécules fidèles
Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille,
Le passé vaguement renaît,
La fleur sur la bouche vermeille
Se respire et se reconnaît ;

Dans la nacre où le rire brille
La perle revoit sa blancheur ;
Sur une peau de jeune fille
Le marbre ému sent sa fraîcheur ;

Le ramier trouve une voix douce
Écho de son gémissement ;
Toute résistance s'émousse,
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,
Quel flot, quel fronton, quel rosier,
Quel dôme nous connut ensemble,
Perle ou marbre, fleur ou ramier ?

Paul Verlaine, « Monsieur Prudhomme » (*Poèmes saturniens*, 1866)

Il est grave : il est maire et père de famille.
 Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux
 Dans un rêve sans fin flottent insoucieux,
 Et le printemps en fleur sur ses pantoufles brille.

Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille
 Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux,
 Et les prés verts et les gazons silencieux ?
 Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille

Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu.
 Il est juste-milieu, botaniste et pansu.
 Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces marouffles,

Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a
 Plus en horreur que son éternel coryza.
 Et le printemps en fleur brille sur ses pantoufles.

Paul Verlaine, « Initium » (*Poèmes saturniens*, 1866)

Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes
 Et le bal tournoyait quand je la vis passer
 Avec ses cheveux blonds jouant sur les volutes
 De son oreille où mon Désir comme un baiser
 S'élançait et voulait lui parler, sans oser.

Cependant elle allait, et la mazurque lente
 La portait dans son rythme indolent comme un vers,
 — Rime mélodieuse, image étincelante, —
 Et son âme d'enfant rayonnait à travers
 La sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts.

Et depuis, ma Pensée — immobile — contemple
 Sa Splendeur évoquée, en adoration,
 Et dans son Souvenir, ainsi que dans un temple,
 Mon Amour entre, plein de superstition.

Et je crois que voici venir la Passion.

Paul Verlaine, « Colloque sentimental » (*Fêtes galantes*, 1869)

Dans le vieux parc solitaire et glacé
 Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
 Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé

Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul Verlaine, « Art poétique » (1882, *Jadis et Naguère*)

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime ?

Quel enfant sourd ou quel nègre fou
 Nous a forgé ce bijou d'un sou
 Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
 Que ton vers soit la chose envolée
 Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
 Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
 Éparse au vent crispé du matin
 Qui va fleurant la menthe et le thym...
 Et tout le reste est littérature.

Paul Verlaine, « Le poète et la muse » (1883, *Jadis et Naguère*)

La Chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,
 Ô pleine de jour sale et de bruits d'araignées ?
 La Chambre, as-tu gardé leurs formes désignées
 Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi ! Pourtant, chambre en garni qui te recules
 En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées
 Du souvenir de trop de choses destinées,
 Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules !

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :
 Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.
 Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,
 Seule, tu sais ! mais sans doute combien de nuits
 De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis !

Comte de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror* (1869), extraits

Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre. Je ne connais pas l'eau des fleuves, ni la rosée des nuages. Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon, aux pédoncules ombellifères. Assis sur un meuble informe, je n'ai pas bougé mes membres depuis quatre siècles. Mes pieds ont pris racine dans le sol et composent, jusqu'à mon ventre, une sorte de végétation vivace, remplie d'ignobles parasites, qui ne dérive pas encore de la plante, et qui n'est plus de la chair. Cependant mon cœur bat. Mais comment battrait-il, si la pourriture et les exhalaisons de mon cadavre (je n'ose pas dire corps) ne le nourrissaient abondamment ? Sous mon aisselle gauche, une famille de crapauds a pris résidence, et, quand l'un d'eux remue, il me fait des chatouilles. Prenez garde qu'il ne s'en échappe un, et ne vienne gratter, avec sa bouche, le dedans de votre oreille : il serait ensuite capable d'entrer dans votre cerveau. Sous mon aisselle droite, il y a un caméléon qui leur fait une chasse perpétuelle, afin de ne pas mourir de faim : il faut que chacun vive. Mais, quand un parti déjoue complètement les ruses de l'autre, ils ne trouvent rien de mieux que de ne pas se gêner, et sucent la graisse délicate qui couvre mes côtes : j'y suis habitué. Une vipère méchante a dévoré ma

verge et a pris sa place : elle m'a rendu eunuque, cette infâme. Oh ! si j'avais pu me défendre avec mes bras paralysés ; mais, je crois plutôt qu'ils se sont changés en bûches¹³.

Or, dans cet endroit que ma plume (ce véritable ami qui me sert de compère) vient de rendre mystérieux, si vous regardez du côté par où la rue Colbert s'engage dans la rue Vivienne, vous verrez, à l'angle formé par le croisement de ces deux voies, un personnage montrer sa silhouette, et diriger sa marche légère vers les boulevards. Mais, si l'on s'approche davantage, de manière à ne pas amener sur soi-même l'attention de ce passant, on s'aperçoit, avec un agréable étonnement, qu'il est jeune ! De loin on l'aurait pris en effet pour un homme mûr. La somme des jours ne compte plus, quand il s'agit d'apprécier la capacité intellectuelle d'une figure sérieuse. Je me connais à lire l'âge dans les lignes physiognomoniques du front : il a seize ans et quatre mois ! Il est beau comme la rétractabilité des serres des oiseaux rapaces ; ou encore, comme l'incertitude des mouvements musculaires dans les plaies des parties molles de la région cervicale postérieure ; ou plutôt, comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille ; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie¹⁴ !

Isidore Ducasse, *Poésies I*¹⁵ (1870)

Il existe une convention peu tacite entre l'auteur et le lecteur, par laquelle le premier s'intitule malade, et accepte le second comme garde-malade. C'est le poète qui console l'humanité ! Les rôles sont intervertis arbitrairement.

Je ne veux pas être flétri de la qualification de poseur.

Je ne laisserai pas des Mémoires.

La poésie n'est pas la tempête, pas plus que le cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile.

Ce n'est qu'en admettant la nuit physiquement, qu'on est parvenu à la faire moralement. Ô nuits d'Young¹⁶ ! vous m'avez causé beaucoup de migraines !

On ne rêve que lorsque l'on dort. Ce sont des mots comme celui de rêve, néant de la vie, passage terrestre, la préposition peut-être, le trépied désordonné, qui ont infiltré dans vos âmes cette poésie moite des langueurs, pareille à de la pourriture. Passer des mots aux idées, il n'y a qu'un pas.

¹³ Chant IV, strophe 4.

¹⁴ Chant VI, strophe 1.

¹⁵ Extrait.

¹⁶ Poète préromantique anglais.

CHARLES BAUDELAIRE

Charles Baudelaire, « L'albatros » (*Les Fleurs du mal*, 1861)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
 Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
 Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
 Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
 Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
 Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
 Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
 L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
 L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
 Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
 Exilé sur le sol au milieu des huées,
 Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire, « Élévation » (*Les Fleurs du mal*, 1857)

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
 Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
 Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
 Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
 Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
 Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
 Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides
 Va te purifier dans l'air supérieur,
 Et bois, comme une pure et divine liqueur,
 Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
 Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
 Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
 S'élancer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les penses, comme des alouettes,
 Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
 — Qui plane sur la vie et comprend sans effort
 Le langage des fleurs et des choses muettes !

Charles Baudelaire, « Correspondances » (*Les Fleurs du mal*, 1857)

La Nature est un temple où de vivants piliers
 Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
 L'homme y passe à travers des forêts de symboles
 Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
 Dans une ténébreuse et profonde unité,
 Vaste comme la nuit et comme la clarté,
 Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
 Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
 — Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
 Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
 Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Charles Baudelaire, « Parfum exotique » (*Les Fleurs du mal*, 1857)

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
 Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
 Je vois se dérouler des rivages heureux
 Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
 Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
 Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
 Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
 Je vois un port rempli de voiles et de mâts
 Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
 Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
 Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Charles Baudelaire, « La chevelure » (*Les Fleurs du mal*, 1861)

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
 Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !
 Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
 Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
 Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
 Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
 Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
 Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
 Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
 Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
 Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
 Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
 De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
 A grands flots le parfum, le son et la couleur ;
 Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
 Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
 D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
 Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
 Et mon esprit subtil que le roulis caresse
 Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
 Infinis bercements du loisir embaumé ! [...]

Charles Baudelaire, « Moesta et errabunda » (*Les Fleurs du mal*, 1857)

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,
 Loin du noir océan de l'immonde cité,
 Vers un autre océan où la splendeur éclate,
 Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
 Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs !
 Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse
 Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,
 De cette fonction sublime de berceuse ?
 La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !
 Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !
 — Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
 Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
 Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ? [...]

Charles Baudelaire, « Recueillement » (*Les Fleurs du mal*, 1868)

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
 Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :
 Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
 Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
 Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
 Va cueillir des remords dans la fête servile,
 Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défunte Années,
 Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
 Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
 Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
 Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Charles Baudelaire, *Projet d'épilogue*¹⁷ (1860)

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit,
 ...j'ai dit :

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...
 Que de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,
 Ton goût de l'infini
 Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,
 Tes faubourgs mélancoliques,
 Tes hôtels garnis,
 Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,
 Tes temples vomissant la prière en musique,
 Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,
 Tes découragements ;

Et tes jeux d'artifice, éruptions de joie,
 Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,
 Et ta vertu risible, au regard malheureux,

¹⁷ Prévu pour la 2^e édition des *Fleurs du mal*, mais laissé inachevé.

Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie...

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,
 Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes.
 Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,
 Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,
 Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
 Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,
 Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
 S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,
 Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques
 Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
 Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
 Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

Charles Baudelaire, « Un hémisphère dans une chevelure¹⁸ »

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

¹⁸ *Le Spleen de Paris* ou : *Petits Poèmes en prose*. Posthume, 1869.

Charles Baudelaire, « Le Crépuscule du soir¹⁹ »

Le jour tombe. Un grand apaisement se fait dans les pauvres esprits fatigués du labeur de la journée ; et leurs pensées prennent maintenant les couleurs tendres et indécises du crépuscule.

Cependant du haut de la montagne arrive à mon balcon, à travers les nues transparentes du soir, un grand hurlement, composé d'une foule de cris discordants, que l'espace transforme en une lugubre harmonie, comme celle de la marée qui monte ou d'une tempête qui s'éveille.

Quels sont les infortunés que le soir ne calme pas, et qui prennent, comme les hiboux, la venue de la nuit pour un signal de sabbat ? Cette sinistre ululation nous arrive du noir hospice perché sur la montagne ; et, le soir, en fumant et en contemplant le repos de l'immense vallée, hérissée de maisons dont chaque fenêtre dit : « C'est ici la paix maintenant ; c'est ici la joie de la famille ! » je puis, quand le vent souffle de là-haut, bercer ma pensée étonnée à cette imitation des harmonies de l'enfer.

Le crépuscule excite les fous. — Je me souviens que j'ai eu deux amis que le crépuscule rendait tout malades. L'un méconnaissait alors tous les rapports d'amitié et de politesse, et maltraitait, comme un sauvage, le premier venu. Je l'ai vu jeter à la tête d'un maître d'hôtel un excellent poulet, dans lequel il croyait voir je ne sais quel insultant hiéroglyphe. Le soir, précurseur des voluptés profondes, lui gâtait les choses les plus succulentes.

L'autre, un ambitieux blessé, devenait, à mesure que le jour baissait, plus aigre, plus sombre, plus taquin. Indulgent et sociable encore pendant la journée, il était impitoyable le soir ; et ce n'était pas seulement sur autrui, mais aussi sur lui-même, que s'exerçait rageusement sa manie crépusculeuse.

Le premier est mort fou, incapable de reconnaître sa femme et son enfant ; le second porte en lui l'inquiétude d'un malaise perpétuel, et fût-il gratifié de tous les honneurs que peuvent conférer les républiques et les princes, je crois que le crépuscule allumerait encore en lui la brûlante envie de distinctions imaginaires. La nuit, qui mettait ses ténèbres dans leur esprit, fait la lumière dans le mien ; et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé.

Ô nuit ! ô rafraîchissantes ténèbres ! vous êtes pour moi le signal d'une fête intérieure, vous êtes la délivrance d'une angoisse ! Dans la solitude des plaines, dans les labyrinthes pierreux d'une capitale, scintillement des étoiles, explosion des lanternes, vous êtes le feu d'artifice de la déesse Liberté !

Crépuscule, comme vous êtes doux et tendre ! Les lueurs roses qui traînent encore à l'horizon comme l'agonie du jour sous l'oppression victorieuse de sa nuit, les feux des candélabres qui font des taches d'un rouge opaque sur les dernières gloires du couchant, les lourdes draperies qu'une main invisible attire des profondeurs de l'Orient, imitent tous les sentiments compliqués qui luttent dans le cœur de l'homme aux heures solennelles de la vie.

On dirait encore une de ces robes étranges de danseuses, où une gaze transparente et sombre laisse entrevoir les splendeurs amorties d'une jupe éclatante, comme sous le noir présent transperce le délicieux passé ; et les étoiles vacillantes d'or et d'argent, dont elle est semée, représentent ces feux de la fantaisie qui ne s'allument bien que sous le deuil profond de la Nuit.

¹⁹ *Le Spleen de Paris* ou : *Petits Poèmes en prose*. Posthume, 1869.

ARTHUR RIMBAUD

Arthur Rimbaud, « Ma bohème » (*Les Cahiers de Douai*, 1870)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
 Mon paletot aussi devenait idéal ;
 J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
 Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
 - Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
 Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
 - Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
 Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
 De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
 Comme des lyres, je tirais les élastiques
 De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud, « Vénus Anadyomène²⁰ » (posthume, 1870)

Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête
 De femme à cheveux bruns fortement pommadés
 D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
 Montrant des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
 Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort.
 — La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;
 Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor...

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
 Horrible étrangement, — on remarque surtout
 Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Vénus ;
 — Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
 Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

²⁰ *Anadyomène* : « surgie des eaux ».

Arthur Rimbaud, « Voyelles » (*Poésies 1870-1871*)

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
 Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
 A, noir corset velu des mouches éclatantes
 Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
 Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
 I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
 Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
 Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
 Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
 Silences traversés des Mondes et des Anges ;
 - Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

Arthur Rimbaud, « Alchimie du verbe » (*Une saison en enfer, 1873*)

À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! - A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. - Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

[...]

Arthur Rimbaud, « Aube » (*Illuminations, 1873-1875*)

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom. Je ris au wasserfall²¹ blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Arthur Rimbaud, « Enfance », IV (*Illuminations*, 1873-1875)

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet, suivant l'allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

Arthur Rimbaud, « Mouvement », (*Illuminations*, 1873-1875)

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve,
Le gouffre à l'étambot,
La célérité de la rampe,
L'énorme passade du courant
Mènent par les lumières inouïes
Et la nouveauté chimique
Les voyageurs entourés des trombes du val
Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde
Cherchant la fortune chimique personnelle ;
Le sport et le confort voyagent avec eux ;
Ils emmènent l'éducation
Des races, des classes et des bêtes, sur ce Vaisseau.

²¹ *All.* « cascade ».

Repos et vertige
 À la lumière diluvienne,
 Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang, les fleurs, le feu, les bijoux,
 Des comptes agités à ce bord fuyard,
 On voit, roulant comme une digue au-delà de la route hydraulique motrice,
 Monstrueux, s'éclairant sans fin, — leur stock d'études ;
 Eux chassés dans l'extase harmonique,
 Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants
 Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche,
 — Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ? —
 Et chante et se poste.

Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871²²

[...] je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris²³ ! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : je pense : on devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots. —

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui engotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871²⁴

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie -Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

[...]

On n'a jamais bien jugé le romantisme ; qui l'aurait jugé ? les critiques !! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et *comprise* du chanteur ?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

²² 1^{re} lettre « du voyant ». Extrait.

²³ Lettre écrite pendant la Commune de Paris et le blocus de la ville par le gouvernement Thiers.

²⁴ 2nde lettre « du voyant ». Extrait.

[...]

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'*égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse [...].

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'*inconnu* ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconnu*, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

JORIS-KARL HUYSMANS

Joris-Karl Huysmans, « Rococo japonais » (*Le Drageoir aux épices*, 1874)

Ô toi dont l'œil est noir, les tresses noires, les chairs blondes, écoute-moi, ô ma folâtre louve !

J'aime tes yeux fantasques, tes yeux qui se retroussent sur les tempes ; j'aime ta bouche rouge comme une baie de sorbier, tes joues rondes et jaunes ; j'aime tes pieds tors, ta gorge roide, tes grands ongles lancéolés, brillants comme des valves de nacre.

J'aime, ô mignarde louve, ton énervant nonchaloir, ton sourire alangui, ton attitude indolente, tes gestes mièvres.

J'aime, ô louve câline, les miaulements de ta voix, j'aime ses tons ululants et rauques, mais j'aime par-dessus tout, j'aime à en mourir, ton nez, ton petit nez qui s'échappe des vagues de ta chevelure, comme une rose jaune éclose dans un feuillage noir !

Joris-Karl Huysmans, « L'extase » (*Le Drageoir aux épices*, 1874)

La nuit était venue, la lune émergeait de l'horizon, étalant sur le pavé bleu du ciel sa robe couleur soufre.

J'étais assis près de ma bien-aimée, oh ! bien près ! Je serrais ses mains, j'aspirais la tiède senteur de son cou, le souffle enivrant de sa bouche, je me serrais contre son épaule, j'avais envie de pleurer ; l'extase me tenait palpitant, éperdu, mon âme volait à tire d'aile sur la mer de l'infini.

Tout à coup elle se leva, dégagea sa main, disparut dans la charmoie, et j'entendis comme un crépitement de pluie dans la feuillée.

Le rêve délicieux s'évanouit... ; je retombais sur la terre, sur l'ignoble terre. Ô mon Dieu ! c'était donc vrai, elle, la divine aimée, elle était, comme les autres, l'esclave de vulgaires besoins !

Joris-Karl Huysmans, « Un café » (*Croquis parisiens*, 1880)

Près d'une gare de chemin de fer, à l'angle d'un square, se trouve un musée d'histoire naturelle où l'on joue et où l'on boit.

L'endroit est somnolent et placide. C'est le café d'abonnés, sans clients de passage, le café dont la porte ne s'ouvre que sur des visages connus qui provoquent, dès leur entrée, des hourras et des rires ; c'est le café où dix rentiers réunis tous les soirs autour d'une table échangent, en battant les cartes, de médiocres aperçus sur la politique et s'intéressent longuement aux grossesses de la patronne et de la chatte ; c'est l'estaminet où chacun possède une pipe avec son nom émaillé, une pipe de jour de l'an offerte par le garçon qui dormasse, d'invariable mémoire, le nez sur un journal et jette un piteux et traînant « voilà » quand on lui commande un nouveau bock.

L'aspect de la salle est étrange ; au-dessus de divans à boutons, capitonnés de cuir chocolat, deux vitrines aux boiseries grises, rechampies de filets bleu pâle, se dressent le long des murs, bondées du haut en bas d'oiseaux empaillés et repeints.

L'une d'elles, située en face de la porte d'entrée, contient dans son rayon du bas des cygnes au bec de bois jaune, aux ventres crevant de foin, aux cous rétrécis, inégalement bourrés, dessinant des S blanches et des ibis sacrés, aux pattes ciragées à tour de brosse, aux têtes de ce rouge sale qu'a la confiture de groseille bue par le pain.

Puis, sur les planches échelonnées jusqu'en haut, s'étage une tiolée²⁵ d'oiseaux, des grands, des moyens, des petits, des tortus, des bancroches, des droits, des volatiles aux airs de bons enfants ou de mauvais bougres tendant des becs courbés en fer de pioches, allongés en pointes de clous, des becs simulant des canules et des pinces à sucre, et tous ont le même œil en cocarde, orange et noir, le même regard idiot et fixe, tous ont des habits couleur de muscade et de poivre, des plumages atrocement fanés, des dégaines bêtement satisfaites d'acteurs.

[...]

²⁵ Grande quantité.

MALLARMÉ

Stéphane Mallarmé, « Une dentelle s'abolit... », 1887²⁶

Une dentelle s'abolit
 Dans le doute du Jeu suprême
 À n'entrouvrir comme un blasphème
 Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit
 D'une guirlande avec la même,
 Enfui contre la vitre blême
 Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore
 Tristement dort une mandore
 Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre
 Selon nul ventre que le sien,
 Filial on aurait pu naître.

Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d'Edgar Poe », 1889²⁷

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
 Le Poète suscite avec un glaive nu
 Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
 Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
 Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
 Proclamèrent très haut le sortilège bu
 Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
 Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
 Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
 Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
 Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

²⁶ Date de première publication.

²⁷ Publié en ouverture du recueil *Les Poèmes d'Edgar Poe*, traduction en prose de Stéphane Mallarmé.

Stéphane Mallarmé, « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard²⁸ » (1897)



²⁸ Extrait d'image.

Stéphane Mallarmé, « Crise de vers²⁹ » (*Divagations*, 1897)

[...]

La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale.

Qui accorde à cette fonction une place ou la première, reconnaît, là, le fait d'actualité : on assiste, comme finale d'un siècle, pas ainsi que ce fut dans le dernier, à des bouleversements ; mais, hors de la place publique, à une inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure.

Un lecteur français, ses habitudes interrompues à la mort de Victor Hugo, ne peut que se déconcerter. Hugo, dans sa tâche mystérieuse, rabattit toute la prose, philosophie, éloquence, histoire au vers, et, comme il était le vers personnellement, il confisqua chez qui pense, discours ou narre, presque le droit à s'énoncer. Monument en ce désert, avec le silence loin ; dans une crypte, la divinité ainsi d'une majestueuse idée inconsciente, à savoir que la forme appelée vers est simplement elle-même la littérature ; que vers il y a sitôt que s'accentue la diction, rythme dès que style. Le vers, je crois, avec respect attendit que le géant qui l'identifiait à sa main tenace et plus ferme toujours de forgeron, vînt à manquer ; pour, lui, se rompre. Toute la langue, ajustée à la métrique, y recouvrant ses coupes vitales, s'évade, selon une libre disjonction aux mille éléments simples ; et, je l'indiquerai, pas sans similitude avec la multiplicité des cris d'une orchestration, qui reste verbale.

La variation date de là : quoique en dessous et d'avance inopinément préparée par Verlaine, si fluide, revenu à de primitives épellations.

[...]

Stéphane Mallarmé, « Sur l'évolution littéraire³⁰ » (1891)

[...] les jeunes³¹ sont plus près de l'idéal poétique que les Parnassiens qui traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Je pense qu'il faut, au contraire, qu'il n'y ait qu'allusion. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le *suggérer*, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements.

²⁹ Extrait.

³⁰ *L'Écho de Paris*, 14 mars 1891, entretien avec Jules Huret. Extrait.

³¹ Il s'agit des poètes symbolistes.

BELLE ÉPOQUE-DÉBUT DE XX^e SIÈCLE

Jules Laforgue, « Complainte de cette bonne vieille lune³² »

On entend les Étoiles :

Dans l'giron
Du Patron,
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du Patron,
On y danse tous en rond.

— Là, voyons, mam'zelle la Lune,
Ne gardons pas ainsi rancune ;
Entrez en danse, et vous aurez
Un collier de soleils dorés.

— Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,
Pour une pauvre Cendrillon ;
Mais, me suffit le médaillon
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi ! votre Terre est un suppôt
De la Pensée ! Entrez en fête ;
Pour sûr vous tournerez la tête
Aux astres les plus comme il faut.

— Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que je l'entends gémir !
— Vous vous trompez, c'est le soupir
Des universelles chimies !

— Mauvaises langues, taisez-vous !
Je dois veiller. Tas de traînées,
Allez courir vos guilledous !

— Va donc, rosière enfarinée !
Hé ! Notre-Dame des gens saouls,
Des filous et des loups-garous !
Metteuse en rut des vieux matous !
Coucou !

Exeunt les étoiles. Silence et Lune. On entend

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse,

³² *Les Complaintes*, 1885.

Sous l'plafond
 Sans fond,
 On y danse tous en rond.

Jules Laforgue, « Complainte des condoléances au soleil³³ »

Décidément, bien Don Quichotte et pas peu sale,
 Ta Police, ô Soleil ! Malgré tes grands Levers,
 Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés,
 Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

Sans trêve, aux spleens d' amour sonner des hallalis !
 Car, depuis que, majeur, ton fils calcule et pose,
 Labarum des glaciers ! Fais-tu donc autre chose
 Que chasser devant toi des dupes de leurs lits ?

Certes, dès qu'aux rideaux aubadent tes fanfares,
 Ces piteux d'infini, clignant de gluants deuils,
 Rhabillent leurs tombeaux, en se cachant de l'œil
 Qui cautérise les citernes les plus rares !

Mais tu ne te dis pas que, là-bas, bon Soleil,
 L'autre moitié n'attendait que ta défaillance,
 Et déjà se remet à ses expériences,
 Alléguant quoi ! La nuit, l'usage, le sommeil...

Or, à notre guichet, tu n'es pas mort encore,
 Pour aller fustiger de rayons ces mortels,
 Que nos bateaux sans fleurs rerâlent vers leurs ciels
 D'où pleurent des remparts brodés contre l'aurore!

Alcôve des Danaïdes, triste astre! - Et puis,
 Ces jours où, tes fureurs ayant fait les nuages,
 Tu vas sans pouvoir les percer, blême de rage
 De savoir seul et tout à ses aises l'ennui !

Entre nous donc, bien Don Quichotte, et pas moins sale,
 Ta Police, ô Soleil, malgré tes grands Levers,
 Et tes couchants des beaux sept-glaives abreuvés,
 Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

³³ *Les Complaintes*, 1885.

Jules Laforgue, « Complainte des plaintes » (*Les Complaintes*, 1885)

Maintenant, pourquoi ces plaintes ?
 Gerbes d'ailleurs d'un défunt Moi
 Où l'ivraie art mange la foi ?
 Sot tabernacle où je m'éreinte
 À cultiver des roses peintes ?
 Pourtant ménage et sainte-table !
 Ah ! ces plaintes incurables,
 Pourquoi ? pourquoi ?

Puis, Gens à qui les fugues vraies
 Que crie, au fond, ma riche voix
 — N'est-ce pas, qu'on les sent parfois ? —
 Attoucheraient sous leurs ivraies
 Les violettes d'une Foi,
 Vous passerez, imperméables
 À mes plaintes incurables ?
 Pourquoi ? pourquoi ?

Chut ! tout est bien, rien ne s'étonne.
 Fleuris, ô Terre d'occasion,
 Vers les mirages des Sions !
 Et nous, sous l'Art qui nous bâtonne,
 Sisyphe par persuasion,
 Flûtant des christes les vaines fables,
 Au cabestan de l'incurable
 Pourquoi ! — Pourquoi ?

Blaise Cendrars, *Les Pâques à New-York* (1912)

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,
 J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
 Qui pleurent dans un livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.
 Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux,
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

À l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

À vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,
Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père
Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des Juifs.
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils ont fait ton Procès ;
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques !
Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.

Blaise Cendrars, *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France* (1913)³⁴

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence
 J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
 J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance
 J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
 Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
 Car mon adolescence était si ardente et si folle
 Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou
 quand le soleil se couche.
 Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
 Et j'étais déjà si mauvais poète
 Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or, Avec les grandes amandes des
 cathédrales, toutes blanches
 Et l'or mielleux des cloches...
 Un vieux moine me lisait la légende de Novgorod
 J'avais soif
 Et je déchiffrais des caractères cunéiformes
 Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place Et mes mains s'envolaient
 aussi avec des bruissements d'albatros
 Et ceci, c'était les dernières réminiscences
 Du dernier jour
 Du tout dernier voyage
 Et de la mer.
 [...]

Du fond de mon cœur des larmes me viennent
 Si je pense, Amour, à ma maîtresse;
 Elle n'est qu'une enfant que je trouvai ainsi
 Pâle, immaculée au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde rieuse et triste.
 Elle ne sourit pas et ne pleure jamais;
 Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire
 Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,
 Avec un long tressaillement à votre approche ;
 Mais quand moi je lui viens, de ci, de là, de fête,
 Elle fait un pas, puis ferme les yeux- et fait un pas.

Car elle est mon amour et les autres femmes
 N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,
 Ma pauvre amie est si esseulée,
 Elle est toute nue, n'a pas de corps -elle est trop pauvre.
 [...]

³⁴ Extraits.

Paul Claudel, « 2^e ode : L'Esprit et l'eau » (*Cinq grandes odes*, 1913)

Après le long silence fumant,
Après le grand silence civil de maints jours tout fumant de rumeurs et de fumées,
Haleine de la terre en culture et ramage des grandes villes dorées,
Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,
Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain le souffle de l'Esprit, le rapt
sec, soudain la possession de l'Esprit !
Comme quand dans le ciel plein de nuit avant que ne claque le premier feu de foudre,
Soudain le vent de Zeus, dans un tourbillon plein de pailles et de poussières avec la lessive de
tout le village !

Mon Dieu, qui au commencement avez séparé les eaux supérieures des eaux inférieures,
Et qui de nouveau avez séparé de ces eaux humides que je dis,
L'aride, comme un enfant divisé de l'abondant corps maternel,
La terre bien chauffante, tendre-feuillante et nourrie du lait de la pluie,
Et qui dans le temps de la douleur comme au jour de la création saisissez dans votre main
toute-puissante
L'argile humaine et l'esprit de tous côtés vous gicle entre les doigts,
De nouveau après les longues routes terrestres,
Voici l'Ode, voici que cette grande Ode nouvelle vous est présente,
[...]

Guillaume Apollinaire, « Zone » (*Alcools*, 1913)

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criailent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes
[...]

Guillaume Apollinaire, « Les colchiques » (*Alcools*, 1913)

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

Guillaume Apollinaire « Nuit rhénane » (*Alcools*, 1913)

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Écoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

André Breton, « Rieuse » (*Mont-de-piété*, 1914)

Rieuse et si peut-être imprudemment laurée
De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte
Une Nymphé au Rocher qui l'âme (Sinon peinte
L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée)

Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée
— De qui tiens-tu l'espoir est ta foi dans la vie? —
Des yeux refléterait l'ascension suivie
Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée...

— Non, plutôt de l'éden où son geste convie
Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue
Que les réalités n'ont encore asservie ;

Caresse d'aube, émoi pressenti de statue,
Éveil, aveu qu'on ose et pudeur si peu feinte,
Chaste ingénuité d'une prière tue.

Aragon, [Premier poème connu] (Non publié, 1915)

La Seine... Les pontons s'en vont vers la colline
 Qui borne l'horizon d'un profil bleuissant.
 Le fleuve tourne au pied du coteau frémissant
 De l'Avril qui renaît au sein de l'aubépine.

Dans le rouge reflet du soleil qui descend,
 Monte, noire, fumeuse et vivante, l'usine.
 La fumée et le ciel se teintent de sanguine ;
 Une maison se dresse et sourit au passant.

Comme de ce vallon monte la vie, et comme
 L'œuvre de la nature et le travail de l'homme
 S'unissent, dans un ton de rouille vespéral !

On devine, parmi la paix et le silence,
 La chanson des oiseaux qui sortira du val
 Pour apporter l'amour à l'humaine souffrance.

Premier Manifeste Dada (Juillet 1916)³⁵

Dada est une nouvelle tendance artistique, on s'en rend bien compte, puisque, jusqu'à aujourd'hui, personne n'en savait rien et que demain tout Zurich en parlera. Dada a son origine dans le dictionnaire. C'est terriblement simple. En français cela signifie « cheval de bois ». En allemand « va te faire, au revoir, à la prochaine ». En roumain « oui en effet, vous avez raison, c'est ça, d'accord, vraiment, on s'en occupe », etc. C'est un mot international. Seulement un mot et ce mot comme mouvement.

Très facile à comprendre. Lorsqu'on en fait une tendance artistique, cela revient à vouloir supprimer les complications.

[...]

Comment obtenir la béatitude ? En disant Dada. Comment devenir célèbre ? En disant Dada. D'un geste noble et avec des manières raffinées. Jusqu'à la folie. Jusqu'à l'évanouissement. Comment en finir avec tout ce qui est journalisticaille, anguille, tout ce qui est gentil et propre, borné, vermoulu de morale, européenisé, énérvé ? En disant Dada. Dada c'est l'âme du monde, Dada c'est le grand truc. Dada c'est le meilleur savon au lait de lys du monde. [...] Je lis des vers qui n'ont d'autre but que de renoncer au langage conventionnel, de s'en défaire. Dada Johann Fuchsgang Goethe. Dada Stendhal, Dada Dalai-lama, Bouddha, Bible et Nietzsche. Dada m'dada. Dada mhm dada da. Ce qui importe, c'est la liaison et que, tout d'abord, elle soit quelque peu interrompue.

Je ne veux pas de mots inventés par quelqu'un d'autre. Tous les mots ont été inventés par les autres. Je revendique mes propres bêtises, mon propre rythme et des voyelles et des consonnes qui vont avec, qui y correspondent, qui soient les miens.

Guillaume Apollinaire, Préface pour *Les Mamelles de Tirésias* (1917)

Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903, c'est-à-dire quatorze ans avant qu'on ne le représentât.

³⁵ Extraits.

Je l'ai appelé drame qui signifie action pour établir ce qui le sépare de ces comédies de mœurs, comédies dramatiques, comédies légères qui depuis plus d'un demi-siècle fournissent à la scène des œuvres dont beaucoup sont excellentes, mais de second ordre et que l'on appelle tout simplement des pièces.

Pour caractériser mon drame je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé M. Victor Basch, dans son feuilleton dramatique, mais définit assez bien une tendance de l'art qui si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous le soleil n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affirmation artistique et littéraire.

[...] Et pour tenter, sinon une rénovation du théâtre, du moins un effort personnel, j'ai pensé qu'il fallait revenir à la nature même, mais sans l'imiter à la manière des photographes. Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.

Paul Valéry, *La Jeune Parque* (1917, début)

Le Ciel a-t-il formé cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent ?
Pierre Corneille

Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure
Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure,
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?

Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,
Distraitement docile à quelque fin profonde,
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,
Et que de mes destins lentement divisé,
Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé.
La houle me murmure une ombre de reproche,
Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche,
Comme chose déçue et bue amèrement,
Une rumeur de plainte et de resserrement...
Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée,
Et quel frémissement d'une feuille effacée
Persiste parmi vous, îles de mon sein nu ?...
Je scintille, liée à ce ciel inconnu...
L'immense grappe brille à ma soif de désastres.

Tout-puissants étrangers, inévitables astres
Qui daignez faire luire au lointain temporel
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;
Vous qui dans les mortels plongez jusques aux larmes
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,
Et les élancements de votre éternité,
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté
Ma couche ; et sur l'écueil mordu par la merveille,
J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé ?...
... Ou si le mal me suit d'un songe refermé,
Quand (au velours du souffle envolé l'or des lampes)

J'ai de mes bras épais environné mes tempes,
 Et longtemps de mon âme attendu les éclairs ?
 Toute ? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,
 Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,
 Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,
 Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais
 De regards en regards, mes profondes forêts.

J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.
 [...]

Paul Valéry, « L'abeille » (1920)

Quelle, et si fine, et si mortelle,
 Que soit ta pointe, blonde abeille,
 Je n'ai sur ma tendre corbeille,
 Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle,
 Sur qui l'Amour meurt ou sommeille,
 Qu'un peu de moi-même vermeille
 Vienne à la chair ronde et rebelle !

J'ai grand besoin d'un prompt tourment :
 Un mal vif et bien terminé
 Vaut mieux qu'un supplice dormant !

Soit donc mon sens illuminé
 Par cette infime alerte d'or
 Sans qui l'Amour meurt ou s'endort !

Paul Valéry, « Les grenades » (1920)

Dures grenades entr'ouvertes
 Cédant à l'excès de vos grains,
 Je crois voir des fronts souverains
 Éclatés de leurs découvertes !

Si les soleils par vous subis,
 Ô grenades entre-bâillées
 Vous ont fait d'orgueil travaillées
 Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce
 À la demande d'une force
 Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
 Fait rêver une âme que j'eus
 De sa secrète architecture.

Paul Valéry, « Le cimetière marin » (1920)

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
 Entre les pins palpite, entre les tombes ;
 Midi le juste y compose de feux
 La mer, la mer, toujours recommencée !
 Ô récompense après une pensée
 Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume
 Maint diamant d'imperceptible écume,
 Et quelle paix semble se concevoir !
 Quand sur l'abîme un soleil se repose,
 Ouvrages purs d'une éternelle cause,
 Le Temps scintille et le Songe est savoir.

[...]

Oui ! Grande mer de délires douée,
 Peau de panthère et chlamyde trouée
 De mille et mille idoles du soleil,
 Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
 Qui te remords l'étincelante queue
 Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
 L'air immense ouvre et referme mon livre,
 La vague en poudre ose jaillir des rocs !
 Envolez-vous, pages tout éblouies !
 Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
 Ce toit tranquille où picoraient des focs !

André Breton, « Façon » (1918)

L'attachement vous sème en taffetas
 broché projets,
 sauf où le chatoiement d'ors se complut.
 Que juillet, témoin
 fou, ne compte le péché
 d'au moins ce vieux roman de fillettes qu'on lut !

De fillettes qu'on
 brigua
 se mouille (Ans, store au point d'oubli), faillant
 téter le doux gave,
 — Autre volupté quel acte élu t'instaure? —
 un avenir, éclatante Cour Batave.

Étiquetant
 baume vain l'amour, est-on nanti
 de froideur
 un fond, plus que d'heures mais, de mois? Elles font de batiste : A
 jamais ! — L'odeur anéantit tout de même jaloux ce printemps,

Mesdemoiselles.

Aragon, « Soifs de l'Ouest » (mars 1918)

Dans ce bar dont la porte
 Sans cesse bat au vent
 une affiche écarlate
 vante un autre savon
 Dansez dansez ma chère
 nous avons des banjos
 Oh
 qui me donnera seulement à mâcher
 les chewing-gums inutiles
 qui parfument très doucement
 l'haleine des filles des villes

Épices dans l'alcool mesuré par les pailles
 et menthes sans raison barbouillant les liqueurs
 il est des amours sans douceurs
 dans les docks sans poissons où la barmaid
 défaille
 sous le fallacieux prétexte
 que je n'ai pas rasé ma barbe
 aux relents douteux d'un gin
 que son odorat devine
 d'un bar du Massachussets

[...]

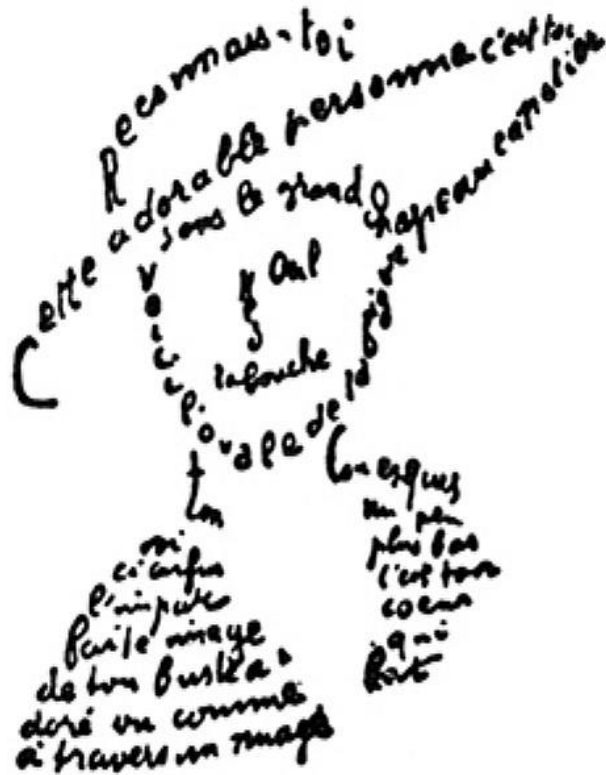
Aragon, « Charlot mystique » (mai 1918)

L'ascenseur descendait toujours à perdre haleine
 et l'escalier montait toujours
 Cette dame n'entend pas les discours
 elle est postiche
 Moi qui déjà songeais à lui parler d'amour
 Oh le commis
 si comique avec sa moustache et ses sourcils
 artificiels
 Il a crié quand je les ai tirés
 Étrange
 Qu'ai-je vu Cette noble étrangère
 Monsieur je ne suis pas une femme légère
 Hou la laide
 Par bonheur nous
 avons des valises en peau de porc

à toute épreuve
 Celle-ci
 Vingt dollars
 Elle en contient mille
 C'est toujours le même système
 Pas de mesure
 ni de logique

mauvais thème

Guillaume Apollinaire, Calligramme (1918)



*Reconnais-toi / Cette adorable personne c'est toi / Sous le grand chapeau canotier / Œil / Nez /
 La bouche / Voici l'ovale de ta figure / Ton cou exquis / Voici enfin l'imparfaite image de ton buste
 adoré vu comme à travers un nuage / Un peu plus bas c'est ton cœur qui bat*

Affiche du Manifeste Dada (1918)

Les Signataires de ce manifeste habitent le France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique, etc., mais n'ont aucune nationalité.

DADA SOULÈVE TOUT

DADA connaît tout. DADA crache tout.

MAIS.....

DADA VOUS A-T-IL JAMAIS PARLÉ :

OUI = NON

OUI = NON

OUI = NON

de l'Italie
des accordéons
des pantalons de femmes
de la patrie
des sardines
de Fiume
de l'Art (vous exagérez cher ami)
de la douceur
de d'Annunzio
quelle horreur
de l'hérésie
des moustaches
de la luxure
de coucher avec Verlaine
de l'idéal (il est gentil)
du Massachussets
du passé
des salades
du génie, du génie, du génie
de la journée de 8 heures
et des violettes de Parme

JAMAIS JAMAIS JAMAIS

DADA ne parle pas. DADA n'a pas d'idée fixe. DADA n'attrape pas les mouches

LE MINISTÈRE EST RENVERSÉ. PAR QUI ? PAR DADA

Le futuriste est mort. De quoi ? De DADA

Une jeune fille se suicide. A cause de quoi ? De DADA
On téléphone aux esprits. Qui est-ce l'inventeur ? DADA
On vous marche sur les pieds. C'est DADA
Si vous avez des idées sérieuses sur la vie,
Si vous faites des découvertes artistiques
et si tout d'un coup votre tête se met à crépiter de rire,
si vous trouvez toutes vos idées inutiles et ridicules, sachez que

C'EST DADA QUI COMMENCE A VOUS PARLER

L'AVENTURE SURRÉALISTE

Robert Desnos, « Cœur en bouche », *Langage cuit* (1923)

Son manteau traînait comme un soleil couchant
et les perles de son collier étaient belles comme des dents.
Une neige de seins qu'entourait la maison et dans l'âtre un feu de baisers.
Et les diamants de ses bagues étaient plus brillants que des yeux.

« Nocturne visiteuse, Dieu croit en moi !

— Je vous salue, gracieuse de plénitude,
les entrailles de votre fruit sont bénies.

Dehors se courbent les roseaux fines tailles.

Les chats grincent mieux que les girouettes.

Demain à la première heure, respirer des roses aux doigts d'aurore
et la nue éclatante transformera en astre le duvet. »

Dans la nuit ce fut l'injure des rails aux indifférentes locomotives près des jardins où les roses
oubliées sont des amourettes déracinées.

« Nocturne visiteuse, un jour je me coucherai dans un linceul comme dans une mer.

Tes regards sont des rayons d'étoile

les rubans de ta robe des routes vers l'infini.

Viens dans un ballon léger semblable à un cœur
malgré l'aimant, arc de triomphe quant à la forme.

Les giroflées du parterre deviennent les mains les plus belles d'Haarlem.

Les siècles de notre vie durent à peine des secondes.

À peine les secondes durent-elles quelques amours.

À chaque tournant il y a un angle droit qui ressemble à un vieillard.

Le loup à pas de nuit s'introduit dans ma couche.

Visiteuse ! Visiteuse ! tes boucliers sont des seins ! [...]

Voici venir les cauchemars des fantômes. »

Et le couvercle du palais se ferma aussi bruyamment que les portes du cercueil.

Paul Éluard, « Le jeu de construction³⁶ »

À Raymond Roussel.

L'homme s'enfuit, le cheval tombe,
La porte ne peut pas s'ouvrir,
L'oiseau se tait, creusez sa tombe,
Le silence le fait mourir.

Un papillon sur une branche
Attend patiemment l'hiver,
Son cœur est lourd, la branche penche,
La branche penche comme un ver.

³⁶ *Capitale de la douleur*, 1926.

Pourquoi pleurer la fleur séchée
 Et pourquoi pleurer les lilas ?
 Pourquoi pleurer la rose d'ambre ?

Pourquoi pleurer la pensée tendre ?
 Pourquoi chercher la fleur cachée
 Si l'on n'a pas de récompense ?
 — Mais pour ça, ça et ça.

Paul Éluard, « L'aube impossible³⁷ »

Le grand enchanteur est mort ! et ce pays d'illusion s'est effacé.
 Young.

C'est par une nuit comme celle-ci que je me suis privé du langage pour prouver mon amour et que j'ai eu affaire à une sourde.

C'est par une nuit comme celle-ci que j'ai cueilli sur la verdure perpendiculaire des framboises blanches comme du lait, du dessert pour cette amoureuse de mauvaise volonté.

C'est par une nuit comme celle-ci que j'ai régné sur des rois et des reines alignés dans un couloir de craie ! Ils ne devaient leur taille qu'à la perspective et si les premiers étaient gigantesques, les derniers, au loin, étaient si petits que d'avoir un corps visible, ils semblaient taillés à facettes.

C'est par une nuit comme celle-ci que je les ai laissés mourir, ne pouvant leur donner leur ration nécessaire de lumière et de raison.

C'est par une nuit comme celle-ci que, beau joueur, j'ai traîné dans les airs un filet fait de tous mes nerfs. Et quand je le relevais, il n'avait jamais une ombre, jamais un pli. Rien n'était pris. Le vent aigre grinçait des dents, le ciel rongé s'abaissait et quand je suis tombé, avec un corps épouvantable, un corps pesant d'amour, ma tête avait perdu sa raison d'être.

C'est par une nuit comme celle-ci que naquit de mon sang une herbe noire redoutable à tous les prisonniers.

Paul Éluard, « L'évidence poétique³⁸ »

Le temps est venu où tous les poètes ont le droit et le devoir de soutenir qu'ils sont profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, dans la vie commune.

[...]

Le pain est plus utile que la poésie. Mais l'amour, au sens complet, humain du mot, l'amour-passion, n'est pas plus utile que la poésie. L'homme, en se plaçant au sommet de l'échelle des êtres, ne peut nier la valeur de ses sentiments, si peu productifs, si antisociaux qu'ils paraissent. « Il a, dit Feuerbach, les mêmes sens que l'animal, mais chez lui la sensation, au lieu d'être relative, subordonnée aux besoins inférieurs de la vie, devient un être absolu, son propre but, sa propre jouissance. » C'est ici que l'on retrouve la nécessité. L'homme a besoin d'avoir constamment conscience de sa suprématie sur la nature, pour s'en protéger, pour la vaincre.

Il a, jeune homme, la nostalgie de son enfance — homme, la nostalgie de son adolescence — vieillard, l'amertume d'avoir vécu. Les images du poète sont faites d'un objet à oublier et d'un objet

³⁷ *Les dessous d'une vie ou La pyramide humaine*, 1926.

³⁸ *Donner à voir* (1939).

à se souvenir. Il projette avec ennui ses prophéties dans le passé. Tout ce qu'il crée disparaît avec l'homme qu'il était hier. Demain, il connaîtra du nouveau. Mais aujourd'hui manque à ce présent universel.

L'imagination n'a pas l'instinct d'imitation. Elle est la source et le torrent qu'on ne remonte pas. C'est de ce sommeil vivant que le jour naît et meurt à tout instant. Elle est l'univers sans association, l'univers qui ne fait pas partie d'un plus grand univers, l'univers sans dieu, puisqu'elle ne ment jamais, puisqu'elle ne confond jamais ce qui sera avec ce qui a été. la vérité se dit très vite, sans réfléchir, tout uniment, et la tristesse, la fureur, la gravité, la joie ne lui sont que changements du temps, que ciels séduits.

Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas, je le répète, d'invoquer, mais d'inspirer. Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront, un beau jour, des amants. On rêve sur un poème comme on rêve sur un être. La compréhension, comme le désir, comme la haine, est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises.

André Breton, « L'union libre³⁹ » (1931)

Ma femme à la chevelure de feu de bois
 Aux pensées d'éclairs de chaleur
 À la taille de sablier
 Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre
 Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière grandeur
 Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche
 À la langue d'ambre et de verre frottés
 Ma femme à la langue d'hostie poignardée
 À la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux
 À la langue de pierre incroyable
 Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant
 Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle
 Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre
 Et de buée aux vitres
 Ma femme aux épaules de champagne
 Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace
 Ma femme aux poignets d'allumettes
 Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur
 Aux doigts de foin coupé
 Ma femme aux aisselles de martre et de fênes
 De nuit de la Saint-Jean
 De troène et de nid de scalares
 Aux bras d'écume de mer et d'écluse
 Et de mélange du blé et du moulin
 Ma femme aux jambes de fusée
 Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir

³⁹ Publié anonymement.

Ma femme aux mollets de moelle de sureau
 Ma femme aux pieds d'initiales
 Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent
 Ma femme au cou d'orge imperlé
 Ma femme à la gorge de Val d'or
 De rendez-vous dans le lit même du torrent
 Aux seins de nuit
 Ma femme aux seins de taupinière marine
 Ma femme aux seins de creuset du rubis
 Aux seins de spectre de la rose sous la rosée
 Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours
 Au ventre de griffe géante
 Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical
 Au dos de vif-argent
 Au dos de lumière
 À la nuque de pierre roulée et de craie mouillée
 Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire
 Ma femme aux hanches de nacelle
 Aux hanches de lustre et de pennes de flèche
 Et de tiges de plumes de paon blanc
 De balance insensible
 Ma femme aux fesses de grès et d'amiante
 Ma femme aux fesses de dos de cygne
 Ma femme aux fesses de printemps
 Au sexe de glaïeul
 Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque
 Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens
 Ma femme au sexe de miroir
 Ma femme aux yeux pleins de larmes
 Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée
 Ma femme aux yeux de savane
 Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison
 Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache
 Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu.

Robert Desnos, « Comme » (*Fortunes*, 1942)

Come, dit l'Anglais à l'Anglais, et l'Anglais vient.
 Côme, dit le chef de gare, et le voyageur qui vient dans cette ville descend du train sa valise à la main.
 Come, dit l'autre, et il mange.
 Comme, je dis comme, et tout se métamorphose, le marbre en eau, le ciel en orange, le vin en plaine, le fil en six, le cœur en peine, la peur en seine.
 Mais si l'Anglais dit as, c'est à son tour de voir le monde changer de forme à sa convenance
 Et moi je ne vois plus qu'un signe unique sur une carte
 L'as de cœur si c'est en février,
 L'as de carreau et l'as de trèfle, misère en Flandre,
 L'as de pique aux mains des aventuriers.

Et si cela me plaît à moi de vous dire machin,
Pot à eau, mousseline et potiron.
Que l'Anglais dise machin,
Que machin dise le chef de gare,
Machin dise l'autre,
Et moi aussi.
Machin.
Et même machin chose.
Il est vrai que vous vous en foutez
Que vous ne comprenez pas la raison de ce poème.
Moi non plus, d'ailleurs.
Poème, je vous demande un peu ?
Poème ? je vous demande un peu de confiture,
Encore un peu de gigot,
Encore un petit verre de vin
Pour nous mettre en train...
Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est.
Poème, je ne vous demande pas si votre beau-père est poilu comme un sapeur.
Poème, je vous demande un peu ... ?
Poème, je ne vous demande pas l'aumône,
Je vous la fais.
Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est,
Je vous la donne.
Poème, je ne vous demande pas si vous allez bien,
Cela se devine.
Poème, poème, je vous demande un peu...
Je vous demande un peu d'or pour être heureux avec celle que j'aime.

Victor Segalen, *Équipée* (1929)⁴⁰

Je suis la route, la route antique aux vertèbres dallées ; je reconnais le style des anciens hommes. L'écartement des pas, le poli vénérable, c'est une vieille route qui doit bien savoir son chemin.

Elle prend ce tour indescriptible qu'il faut bien décrire quand même. Accrochée à la falaise violette, elle bondit par-dessus les gros levains erratiques de grès noir, — sinueuse dans tous les sens comme la colonne infinie du dragon. Brusquement la voici perdue sous une futaie où elle se prolonge cependant, d'où l'on ne peut plus enfin regarder en arrière. — D'où l'on ne peut plus voir d'où l'on vient...

La route qui menait ici est étouffée, est perdue, est mangée de plantes et de mousses... il faut bien marcher quand même, aveuglé, marchant de ses mains puisque les pieds trébuchent... Et me voici, débouché, étonné de lumière et du nouvel espace, dans un très nouveau, très haut et très cerné canton du monde. Une vaste cuve baignée d'air, d'un ciel neuf, et pleine jusqu'aux bords de calmes cultures. Des chiens familiers aboient. Des fumées montent dans le soir. Les montagnes, très hautes à l'entour, non pas implacables, mais douces, font de ceci un canton évidemment isolé, évidemment inconnu du monde puisque mes gens et les habitants d'en bas l'ignoraient. — Je songe ironiquement combien cet improvisé village presque imaginaire est cerné, entouré, et réalise le vœu littéral du Vieux Philosophe : « Que d'un village à l'autre ne s'entendent les abois des chiens... ni les appels chantants des coqs. »

La route a changé tout d'un coup d'aspect, la route moussue, la route morte que personne évidemment ne menait plus : il y a bien trois cents ans que personne n'avait passé là ! En revanche, c'est maintenant un sentier vivant dans la terre. Tous les jours, des pas se posent par ici. Et voici en effet, à ma rencontre, un troupeau de vieillards, jacasseurs, lents et doux : je vais leur demander accueil, je vais leur témoigner mon gré de ce qu'ils existent bien réellement là où mes gens avaient affirmé leur vacuité néante, leur absence... ils me donnent raison... Je vais donc...

Mais je reste devant eux, étonné, sans voix, sans autre émotion que cette angoisse (non pas qu'ils soient très différents des autres vieillards, dans les autres villages, que j'ai coutume de rencontrer). Ils n'ont pas en effet de tresses mandchoues, contemporaines, ils ont la coiffure enchignonnée du vieux Ming et les longs vêtements que peignent les porcelaines. Ceci est moins troublant que l'air étrange de leurs yeux ; car, pour la première fois, je suis regardé, non pas comme un objet étranger qu'on voit peu souvent et dont on s'amuse, mais comme un être qu'on n'a jamais vu. Ces vieillards, dont les paupières ont découvert tant de soleils, me regardent mieux que les enfants dans les rues les plus reculées...

La curiosité chinoise donne envie de cracher à travers la champignonnière des figures écarquillées. Mais, ici, rien que de noble, et un grand exotisme à l'envers : ces regards sont plus inconnus que tout ; évidemment, ces gens aperçoivent pour la première fois au monde, l'être aberrant que je suis parmi eux. Je me sens regardé sans ires, dépouillé, je me sens vu et nu. Je me sens devenir objet de mystère.

⁴⁰ Cycle chinois. Extrait.

FRANCIS PONGE

Francis Ponge, « L'orange », (*Le Parti pris des choses*, 1942)

Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité, un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums suaves, certes, — mais souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion prématurée de pépins.

Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l'oppression ?

— L'éponge n'est que muscle et se remplit de vent, d'eau propre ou d'eau sale selon : cette gymnastique est ignoble. L'orange a meilleur goût, mais elle est trop passive, — et ce sacrifice odorant... c'est faire à l'opresseur trop bon compte vraiment.

Mais ce n'est pas assez avoir dit de l'orange que d'avoir rappelé sa façon particulière de parfumer l'air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l'accent sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte et qui, mieux que le jus de citron, oblige le larynx à s'ouvrir largement pour la prononciation du mot comme pour l'ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l'avant-bouche dont il ne fait pas se hérissier les papilles.

Et l'on demeure au reste sans paroles pour avouer l'admiration que suscite l'enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon-buvard humide dont l'épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la parfaite forme du fruit.

Mais à la fin d'une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, — il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d'un minuscule citron, offre à l'extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l'intérieur un vert de pois ou de germe tendre. C'est en lui que se retrouvent, après l'explosion sensationnelle de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs, et parfums que constitue le ballon fruité lui-même, — la dureté relative et la verdure (non d'ailleurs entièrement insipide) du bois, de la branche, de la feuille : somme toute petite quoique avec certitude la raison d'être du fruit.

Francis Ponge, « L'huître », (*Le Parti pris des choses*, 1942)

L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

A l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en-dessus s'affaissent sur les cieux d'en-dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

Francis Ponge, « Le cageot », (*Le Parti pris des choses*, 1942)

À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie. Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme. A tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroite à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

Jacques Prévert, « Déjeuner du matin », *Paroles* (1949)

Il a mis le café
 Dans la tasse
 Il a mis le lait
 Dans la tasse de café
 Il a mis le sucre
 Dans le café au lait
 Avec la petite cuiller
 Il a tourné
 Il a bu le café au lait
 Et il a reposé la tasse
 Sans me parler
 Il a allumé
 Une cigarette
 Il a fait des ronds
 Avec la fumée
 Il a mis les cendres
 Dans le cendrier
 Sans me parler
 Sans me regarder
 Il s'est levé
 Il a mis
 Son chapeau sur sa tête
 Il a mis
 Son manteau de pluie
 Parce qu'il pleuvait
 Et il est parti
 Sous la pluie
 Sans une parole
 Sans me regarder
 Et moi j'ai pris
 Ma tête dans ma main
 Et j'ai pleuré.

Jacques Prévert, « Complainte de Vincent » (*Paroles*, 1949)*À Paul Éluard*

À Arles où roule le Rhône
Dans l'atroce lumière de midi
Un homme de phosphore et de sang
Pousse une obsédante plainte
Comme une femme qui fait son enfant
Et le linge devient rouge
Et l'homme s'enfuit en hurlant
Pourchassé par le soleil
Un soleil d'un jaune strident
Au bordel tout près du Rhône
L'homme arrive comme un roi mage
Avec son absurde présent
Il a le regard bleu et doux
Le vrai regard lucide et fou
De ceux qui donnent tout à la vie
De ceux qui ne sont pas jaloux
Et montre à la pauvre enfant
Son oreille couchée dans le linge
Et elle pleure sans rien comprendre
Songeant à de tristes présages
Et regarde sans oser le prendre
L'affreux et tendre coquillage
Où les plaintes de l'amour mort
Et les voix inhumaines de l'art
Se mêlent aux murmures de la mer
Et vont mourir sur le carrelage
Dans la chambre où l'édredon rouge
D'un rouge soudain éclatant
Mélange ce rouge si rouge
Au sang bien plus rouge encore
De Vincent à demi mort
Et sage comme l'image même
De la misère et de l'amour
L'enfant nue toute seule sans âge
Regarde le pauvre Vincent
Foudroyé par son propre orage
Qui s'écroule sur le carreau
Couché dans son plus beau tableau
Et l'orage s'en va calmé indifférent
En roulant devant lui ses grands tonneaux de sang
L'éblouissant orage du génie de Vincent
Et Vincent reste là dormant rêvant râlant
Et le soleil au-dessus du bordel
Comme une orange folle dans un désert sans nom
Le soleil sur Arles
En hurlant tourne en rond.

Jacques Prévert, « Promenade de Picasso » (*Paroles*, 1949)

Sur une assiette bien ronde en porcelaine réelle
 une pomme pose
 Face à face avec elle
 un peintre de la réalité
 essaie vainement de peindre
 la pomme telle qu'elle est
 mais
 elle ne se laisse pas faire
 la pomme
 elle a son mot à dire
 et plusieurs tours dans son sac de pomme
 la pomme
 et la voilà qui tourne
 dans son assiette réelle
 sournoisement sur elle-même
 doucement sans bouger
 et comme un duc de Guise qui se déguise en bec de gaz
 parce qu'on veut malgré lui lui tirer le portrait
 la pomme se déguise en beau fruit déguisé
 et c'est alors
 que le peintre de la réalité
 commence à réaliser
 que toutes les apparences de la pomme sont contre lui
 et
 comme le malheureux indigent
 comme le pauvre nécessiteux qui se trouve soudain à la merci de n'importe quelle association
 bienfaitante et charitable et redoutable de bienfaisance de charité et de redoutabilité
 le malheureux peintre de la réalité
 se trouve soudain alors être la triste proie
 d'une innombrable foule d'associations d'idées
 Et la pomme en tournant évoque le pommier
 le Paradis terrestre et Ève et puis Adam
 l'arrosoir l'espalier Parmentier l'escalier
 le Canada les Hespérides la Normandie la Reinette et l'Api
 le serpent du Jeu de Paume le serment du Jus de Pomme
 et le péché originel
 et les origines de l'art
 et la Suisse avec Guillaume Tell
 et même Isaac Newton plusieurs fois primé à l'Exposition de la Gravitation Universelle
 et le peintre étourdi perd de vue son modèle
 et s'endort
 C'est alors que Picasso
 qui passait par là comme il passe partout
 chaque jour comme chez lui
 voit la pomme et l'assiette et le peintre endormi
 Quelle idée de peindre une pomme
 dit Picasso
 et Picasso mange la pomme
 et la pomme lui dit Merci

et Picasso casse l'assiette
 et s'en va en souriant
 et le peintre soudain arraché à ses songes
 comme une dent
 se retrouve tout seul devant sa toile inachevée
 avec au beau milieu de sa vaisselle brisée
 les terrifiants pépins de la réalité.

Aragon, *Elsa*⁴¹ (1959)

Je vais te dire un grand secret Le temps c'est toi
 Le temps est femme Il a
 Besoin qu'on le courtise et qu'on s'asseye
 À ses pieds le temps comme une robe à défaire
 Le temps comme une chevelure sans fin
 Peignée
 Un miroir que le souffle embue et désembue
 Le temps c'est toi qui dors à l'aube où je m'éveille
 C'est toi comme un couteau traversant mon gosier
 Oh que ne puis-je dire ce tourment du temps qui ne passe point
 Ce tourment du temps arrêté comme le sang dans les vaisseaux bleus
 Et c'est bien pire que le désir interminablement non satisfait
 Que cette soif de l'œil quand tu marches dans la pièce
 Et je sais qu'il ne faut pas rompre l'enchantement

Bien pire que de te sentir étrangère
 Fuyante
 La tête ailleurs et le cœur dans un autre siècle déjà
 Mon Dieu que les mots sont lourds Il s'agit bien de cela
 Mon amour au-delà du plaisir mon amour hors de portée aujourd'hui de l'atteinte
 Toi qui bats à ma tempe horloge
 Et si tu ne respires pas j'étouffe
 Et sur ma chair hésite et se pose ton pas

Je vais te dire un grand secret Toute parole
 A ma lèvre est une pauvre qui mendie
 Une misère pour tes mains une chose qui noircit sous ton regard
 Et c'est pourquoi je dis si souvent que je t'aime
 Faute d'un cristal assez clair d'une phrase que tu mettrais à ton cou
 Ne t'offense pas de mon parler vulgaire Il est
 L'eau simple qui fait ce bruit désagréable dans le feu

Je vais te dire un grand secret Je ne sais pas
 Parler du temps qui te ressemble
 Je ne sais pas parler de toi je fais semblant
 Comme ceux très longtemps sur le quai d'une gare

⁴¹ Incipit.

Qui agitent la main après que les trains sont partis
Et le poignet s'éteint du poids nouveau des larmes

Je vais te dire un grand secret J'ai peur de toi
Peur de ce qui t'accompagne au soir vers les fenêtres
Des gestes que tu fais des mots qu'on ne dit pas
J'ai peur du temps rapide et lent j'ai peur de toi
Je vais te dire un grand secret Ferme les portes
Il est plus facile de mourir que d'aimer
C'est pourquoi je me donne le mal de vivre
Mon amour

[Vers et prose selon Aragon⁴²] (1963)

CRÉMIEUX : *J'ai noté, dans les comptes rendus publiés sur Le Fou d'Elsa, que certains critiques vous reprochent vos vers réguliers ; d'autres s'étonnent de ce cocktail de vers rimés et de vers non rimés et l'un d'eux écrit que, dans Le Fou d'Elsa, ce qui est poésie c'est ce qui n'a pas de ponctuation et que tout ce qui a de la ponctuation est de la prose. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?*

ARAGON : *Il est bien évident que c'est là une définition purement ironique de sa part et je ne m'y méprends pas. Mais c'est une réflexion plus ingénieuse, peut-être, que celui qui la fait ne le pense, et qui amène à diverses remarques. Et d'abord, pas seulement pour Le Fou, mais en général pour mes poèmes, sur l'absence de ponctuation dans les vers. Je suis le sujet de questions touchant cette absence depuis de nombreuses années et ça ne va pas du tout en s'atténuant parce qu'il y a toujours des gens qui se posent les mêmes questions qui se sont posées, ou que m'ont posées leurs aînés. « Pourquoi supprimez-vous la ponctuation et qu'est-ce qui vous le permet ? »*

A la deuxième, je pourrais répondre tranquillement que je me permets tout et surtout que personne ne peut me permettre ou ne pas me permettre quelque chose en ces matières. La ponctuation est, Dieu merci, au moins une chose au monde qui ne saurait être de commandement. D'abord, la ponctuation n'a pas toujours existé. Au Moyen Âge français, on ne la trouvait pas dans les vers et ni le latin, ni le grec, ni l'arabe ne la connaissent, ou ne la connaissent que tardivement et partiellement. La ponctuation, la ponctuation, comme on dit : « Il met ou il ne met pas la ponctuation », n'est apparue qu'avec l'imprimerie, c'est-à-dire quand le texte a pu être soumis à un grand nombre de lecteurs. Et elle est didactiquement employée pour ceux qui ne seraient pas capables de lire sans elle. De nos jours, il existe encore une certaine catégorie de lecteurs ignorants. Ce sont plus généralement les acteurs qui sont en butte à cette maladie particulière, le phrasage. Mais il leur arrive de phraser même dans les textes ponctués. Écoutez, par exemple, comment on lit Racine au Français, vous verrez que la ponctuation ne sert absolument à rien. Pourquoi ne faut-il pas de ponctuation, à mon sens, dans le vers ? Parce que, il se passe là, ce qui se passe en matière de cliché. Je veux dire que quand on reproduit une photographie dans un journal, il y a une grille au cliché que l'on fait et si ensuite ayant perdu la photographie on veut reproduire une deuxième fois le cliché, en clichant sur le premier tirage, il y a une deuxième grille qui se superpose à la première et le résultat en est que rien n'est plus lisible.

C. – *La grille, c'est ce qu'on appelle la trame.*

⁴² *Entretiens avec Francis Crémieux* (1963 pour la diffusion), NRF, Gallimard, 1964 pour la retranscription et la postface de Francis Crémieux, 1997 pour la réédition en livre CD.

A. - Grille ou trame, si vous préférez, c'est pour moi la ponctuation. Car qu'est-ce que le vers ? C'est une discipline de la respiration dans la parole. Elle établit l'unité de respiration qui est le vers. La ponctuation la brise, autorise la lecture sur la phrase et non sur la coupure du vers, la coupure artificielle, poétique, de la phrase dans le vers. Ainsi le vers compté et rimé est anéanti par lecteur qui ne s'arrête pas au bout de la ligne, ne fait pas sonner la rime, ni en général les éléments de la structure du vers: assonance intérieure, sonorités répétées, etc.

La suppression de la ponctuation d'abord a été pratiquée par Mallarmé puis, systématiquement, par Apollinaire. Elle s'est généralisée dans le vers français moderne. Mon critique a raison de dire que quand il n'y a pas de ponctuation, ce sont des vers. C'est, de sa part, parler comme La Palice...

RAYMOND QUENEAU

Raymond Queneau, « Pour un art poétique⁴³ »

Bien placés bien choisis
quelques mots font une poésie
les mots il suffit qu'on les aime
pour écrire un poème
on sait pas toujours ce qu'on dit
lorsque naît la poésie
faut ensuite rechercher le thème
pour intituler le poème
mais d'autres fois on pleure on rit
en écrivant la poésie
ça a toujours kekchose d'extrême
un poème

Raymond Queneau, « Pour un art poétique (suite)⁴⁴ »

Prenez un mot prenez en deux
faites les cuir' comme des œufs
prenez un petit bout de sens
puis un grand morceau d'innocence
faites chauffer à petit feu
au petit feu de la technique
versez la sauce énigmatique
saupoudrez de quelques étoiles
poivrez et mettez les voiles

Où voulez-vous donc en venir ?
À écrire
Vraiment ? A écrire ??

⁴³ *L'Instant fatal*, 1946. Extrait.

⁴⁴ *Le Chien à la mandoline*, 1965.

Raymond Queneau, « Le peuplier et le roseau⁴⁵ »

À cheval sur ses branches
 le peuplier dit au roseau
 au lieu de remuer les hanches
 venez faire la course au trot

le peuplier caracole
 il fait des bonds de géant
 c'est tout juste s'il ne s'envole
 pas ; le roseau, lui, attend

l'arbre se casse la gueule
 expire chez le menuisier
 et servira de cercueil
 à quelque déshérité

amère amère victoire
 le roseau qui n'a pas bougé
 ne retirera nulle gloire
 de s'être immobilisé

Raymond Queneau, « La grenouille qui voulait se faire aussi ronde qu'un œuf⁴⁶ »

Plus cornue qu'un décaèdre
 Une grenouille que cette forme excédait
 voulut en prendre une ovoïde
 cette grenouille excentrique
 se met en boule se contracte
 ne se veut pas une sphère
 mais bien un œuf très exact
 Au près du bœuf elle s'enquiert
 Ne pourrais-je point figurer
 dans la boutique d'un laitier ?
 Quelle singulière ambition
 dit l'autre, de vouloir être rond.
 Mais la grenouille s'obstina
 ce qui devait arriver arriva
 et voilà que patatras
 elle choit du haut d'un mur
 se cassant sur le sol dur

être un œuf a ses aléas

⁴⁵ *Battre la campagne*, 1968.

⁴⁶ *Battre la campagne* (1968).

(EUGÈNE) GUILLEVIC**Guillevic, « Le menuisier » (*Terre à bonheur*, 1952)**

J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches

J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle

J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.

Moi j'assemble les mots
Et c'est un peu pareil.

Guillevic, « Rectangle » (*Euclidiennes*, 1967)

Se prêtant pour le rêve
De creux dans de l'épais,
D'ouvert dans de l'opaque.

Toujours fenêtre claire
Dans les prisons diverses,

Ouverture où passer
Ou du moins regarder

Et parfois vers soi-même
Plus à l'aise et plus soi

Là, de l'autre côté
Du rectangle qui s'offre.

Guillevic, « Art poétique » (1986)

Si je n'écris pas ce matin,
Je n'en saurai pas davantage,

Je ne saurai rien
De ce que je peux être.

Si j'écris, c'est disons
Pour ouvrir une porte.

Le plus curieux :
J'ignore

À quel moment se fait
Cette ouverture.

— D'ailleurs, ce qui se lève
C'est peut-être un rideau.

Quand j'écris,
C'est comme si les choses,

Toutes, pas seulement
Celles dont j'écris,

Venaient vers moi
Et l'on dirait et je crois

Que c'est
Pour se connaître.

Lorsque j'écris nuage,
Le mot nuage,

C'est qu'il se passe quelque chose
Avec le nuage,

Qu'entre nous deux
Se tisse un lien,

Que pour nous réunir
Il y a une histoire,

Et quand l'histoire est finie
Le roman s'écrit dans le poème.

Voici une chenille.
Elle rampe.

Elle rampe vers de la nourriture.
C'est du moins ce qu'elle croit,

Et d'ailleurs c'est vrai,
Mais aussi elle rampe

Vers son avatar,
Vers sa vie de papillon,

Et cet objectif
Elle ne le devine pas.

— Toi, tu ne devines pas encore
Vers quoi tu écris

SUR LA POÉSIE ENGAGÉE

Victor Hugo, « Amis, un dernier mot ! (*Les Feuilles d'automne*, 1831)⁴⁷ »

Toi, vertu, pleure si je meurs !
André Chénier

Amis, un dernier mot ! — et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule ?
Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,
Où va ce vent d'automne au souffle desséché
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poète ?

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cour incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle ! Une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois ;

[...]

Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre
Je sens que le poète est leur juge ! je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,

⁴⁷ Poème final du recueil.

Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
 Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
 J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
 Et les molles chansons, et le loisir serein,
 Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

Victor Hugo, « Fonction du poète » (*Les Rayons et les ombres*, 1840)⁴⁸

[...]
 Je vous aime, ô sainte nature !
 Je voudrais m'absorber en vous ;
 Mais dans ce siècle d'aventure
 Chacun, hélas ! se doit à tous !
 Toute pensée est une force.
 Dieu fit la sève pour l'écorce,
 Pour l'oiseau les rameaux fleuris,
 Le ruisseau pour l'herbe des plaines,
 Pour les bouches les coupes pleines.
 Et le penseur pour les esprits !

Dieu le veut, dans les temps contraires,
 Chacun travaille et chacun sert.
 Malheur à qui dit à ses frères :
 Je retourne dans le désert !
 Malheur à qui prend ses sandales
 Quand les haines et les scandales
 Tourmentent le peuple agité !
 Honte au penseur qui se mutile
 Et s'en va, chanteur inutile,
 Par la porte de la cité !

Le poète en des jours impies
 Vient préparer des jours meilleurs.
 Il est l'homme des utopies,
 Les pieds ici, les yeux ailleurs.
 C'est lui qui sur toutes les têtes,
 En tout temps, pareil aux prophètes,
 Dans sa main, où tout peut tenir,
 Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
 Comme une torche qu'il secoue,
 Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !
 Ses rêves, toujours pleins d'amour,
 Sont faits des ombres que lui jettent
 Les choses qui seront un jour.
 On le raille. Qu'importe ! il pense.

⁴⁸ Extrait.

Plus d'une âme inscrit en silence
 Ce que la foule n'entend pas.
 Il plaint ses contempteurs frivoles ;
 Et maint faux sage à ses paroles
 Rit tout haut et songe tout bas !

[...]

Peuples ! écoutez le poète !
 Écoutez le rêveur sacré !
 Dans votre nuit, sans lui complète,
 Lui seul a le front éclairé.
 Des temps futurs perçant les ombres,
 Lui seul distingue en leurs flancs sombres
 Le germe qui n'est pas éclos.
 Homme, il est doux comme une femme.
 Dieu parle à voix basse à son âme
 Comme aux forêts et comme aux flots.
 [...]

Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation » (1834)⁴⁹

Donc, c'est moi qui suis l'ogre et le bouc émissaire.
 Dans ce chaos du siècle où votre cœur se serre,
 J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers français
 Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre : "Sois !"
 Et l'ombre fut. – Voilà votre réquisitoire.
 Langue, tragédie, art, dogmes, conservatoire,
 Toute cette clarté s'est éteinte, et je suis
 Le responsable, et j'ai vidé l'urne des nuits.
 De la chute de tout je suis la pioche inepte
 C'est votre point de vue. Eh bien, soit, je l'accepte ;
 C'est moi que votre prose en colère a choisi ;
 Vous me criez : Racca ; moi, je vous dis : Merci !
 [...]

Je suis le démagogue horrible et débordé,
 Et le devastateur du vieil ABCD ;
 Causons.

Quand je sortis du collège, du thème,
 Des vers latins, farouche, espèce d'enfant blême
 Et grave, au front penchant, aux membres appauvris ;
 Quand, tâchant de comprendre et de juger, j'ouvris
 Les yeux sur la nature et sur l'art, l'idiome,
 Peuple et noblesse, était l'image du royaume ;
 La poésie était la monarchie ; un mot

⁴⁹ In *Les Contemplations*, Livre premier, VII, 1856.

Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud ;
 Les syllabes, pas plus que Paris et que Londres,
 Ne se mêlaient ; ainsi marchent sans se confondre
 Piétons et cavaliers traversant le pont Neuf ;
 La langue était l'État avant quatre-vingt-neuf ;
 [...]

Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi
 Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
 Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
 Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
 Je fis souffler un vent révolutionnaire.
 Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
 Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !
 Je fis une tempête au fond de l'encrier,
 Et je mêlai, parmi les ombres débordées,
 Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées ;
 Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
 Ne puisse se poser, tout humide d'azur !
 Discours affreux ! – Syllepse, hypallage, litote,
 Frémirent ; je montai sur la borne Aristote,
 Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
 Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
 Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,
 N'étaient que des toutous auprès de mes audaces ;
 Je bondis hors du cercle et brisai le compas.
 Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ?
 [...]

J'ai fait un jacobin du pronom personnel,
 Du participe, esclave à la tête blanchie,
 Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie.
 Vous tenez le *reum confitentem*⁵⁰. Tonnez !
 J'ai dit à la narine : Eh mais ! tu n'es qu'un nez !
 J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire !
 J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire !
 J'ai dit aux mots : Soyez république ! soyez
 La fourmilière immense, et travaillez ! Croyez,
 Aimez, vivez ! – J'ai mis tout en branle, et, morose,
 J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose.
 [...]

Paris, janvier 1834

⁵⁰ « L'accusé qui avoue ».

Aragon, « Front rouge » (1931)

Pliez les réverbères comme des fétus de paille
 Faites valser les kiosques les bancs les fontaines Wallace
 Descendez les flics
 Camarades
 descendez les flics
 Plus loin plus loin vers l'ouest où dorment
 les enfants riches et les putains de première classe
 Dépasse la Madeleine Prolétariat
 Que ta fureur balaye l'Élysée
 [...]

Feu sur Léon Blum
 Feu sur Boncour Froissard Déat
 Feu sur les ours savants de la social-démocratie
 Feu feu j'entends passer
 la mort qui se jette sur Garchery Feu vous dis-je
 Sous la conduite du parti communiste
 SFIC
 vous attendez le doigt sur la gâchette
 que ce ne soit plus moi qui vous crie
 Feu
 mais Lénine
 le Lénine du juste moment
 [...]

Ceux qui attendent les dents serrées
 d'exercer enfin leur vengeance
 sifflent un air qui en dit long
 un air un air UR
 SS un air joyeux comme le fer SS
 SR un air brûlant c'est l'es
 pérance c'est l'air SSSR c'est la chanson
 c'est la chanson d'octobre aux fruits éclatants
 Sifflez sifflez SSSR SSSR la patience
 n'aura qu'un temps SSSR SSSR SSSR
 [...]

Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1932)

C'est entendu je hais le règne des bourgeois
 Le règne des flics et des prêtres
 Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas
 Comme moi
 De toutes ses forces.

Je crache à la face de l'homme plus petit que nature
 Qui à tous mes poèmes ne préfère pas cette *Critique de la poésie*.

Aragon, « C » (1941)

J'ai traversé les ponts de Cé
C'est là que tout a commencé

Une chanson des temps passés
Parle d'un chevalier blessé

D'une rose sur la chaussée
Et d'un corsage délacé

Du château d'un duc insensé
Et des cygnes dans les fossés

De la prairie où vient danser
Une éternelle fiancée

Et j'ai bu comme un lait glacé
Le long lai des gloires faussées

La Loire emporte mes pensées
Avec les voitures versées

Et les armes désamorçées
Et les larmes mal effacées

O ma France ô ma délaissée
J'ai traversé les ponts de Cé

Aragon, « Les Yeux d'Elsa » (1942)

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent
L'été taille la nue au tablier des anges
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

[...]

J'ai retiré ce radium de la pechblende
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu
O paradis cent fois retrouvé reperdu
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent
Moi je voyais briller au-dessus de la mer
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

Paul Éluard, « Liberté », *Poésie et vérité* (1942)

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

[...]

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

**Paul Éluard, « Un petit nombre d'intellectuels français s'est mis au service de l'ennemi »
(1943)⁵¹**

Épouvantés épouvantables
L'heure est venue de les compter
Car la fin de leur règne arrive

Ils nous ont vanté nos bourreaux
Ils nous ont détaillé le mal
Ils n'ont rien dit innocemment

Belles paroles d'alliance
Ils vous ont voilées de vermine
Leur bouche donne sur la mort

Mais voici que l'heure est venue
De s'aimer et de s'unir
Pour les vaincre et les punir.

Aragon, « Art poétique » (*En français dans le texte*, 1943⁵²)

Pour mes amis morts en Mai
Et pour eux seuls désormais

Que mes rimes aient le charme
Qu'ont les larmes sur les armes

Et que pour tous les vivants
Qui changent avec le vent

S'y aiguisse au nom des morts
L'arme blanche du remords

Mots mariés mots meurtris
Rimes où le crime crie

Elles font au fond du drame
Le double bruit d'eau des rames

Banales comme la pluie
Comme une vitre qui luit

Comme un miroir au passage
La fleur qui meurt au corsage

⁵¹ Rééd. in *Au rendez-vous allemand*, 1945.

⁵² Paru initialement en août 1942.

L'enfant qui joue au cerceau
La lune dans le ruisseau

Le vétiver dans l'armoire
Un parfum dans la mémoire

Rimes rimes où je sens
La rouge chaleur du sang

Rappelez-vous que nous sommes
Féroces comme des hommes

Et quand notre cœur faiblit
Réveillez-vous de l'oubli

Rallumez la lampe éteinte
Que les verres vides tintent

Je chante toujours parmi
Les morts en Mai mes amis

Aragon, « Elsa au miroir » (*La Diane française*, 1944⁵³)

C'était au beau milieu de notre tragédie
Et pendant un long jour assise à son miroir
Elle peignait ses cheveux d'or Je croyais voir
Ses patientes mains calmer un incendie
C'était au beau milieu de notre tragédie

Et pendant un long jour assise à son miroir
Elle peignait ses cheveux d'or et j'aurais dit
C'était au beau milieu de notre tragédie
Qu'elle jouait un air de harpe sans y croire
Pendant tout ce long jour assise à son miroir

Elle peignait ses cheveux d'or et j'aurais dit
Qu'elle martyrisait à plaisir sa mémoire
Pendant tout ce long jour assise à son miroir
À ranimer les fleurs sans fin de l'incendie
Sans dire ce qu'une autre à sa place aurait dit

Elle martyrisait à plaisir sa mémoire

⁵³ Poème paru initialement au printemps 1943.

C'était au beau milieu de notre tragédie
 Le monde ressemblait à ce miroir maudit
 Le peigne partageait les feux de cette moire
 Et ces feux éclairaient des coins de ma mémoire

C'était un beau milieu de notre tragédie
 Comme dans la semaine est assis le jeudi

Et pendant un long jour assise à sa mémoire
 Elle voyait au loin mourir dans son miroir

Un à un les acteurs de notre tragédie
 Et qui sont les meilleurs de ce monde maudit

Et vous savez leurs noms sans que je les aie dits
 Et ce que signifient les flammes des longs soirs

Et ses cheveux dorés quand elle vient s'asseoir
 Et peigner sans rien dire un reflet d'incendie

Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1944)⁵⁴

Le feu réveille la forêt
 Les troncs les cœurs les mains les feuilles
 Le bonheur en un seul bouquet
 Confus léger fondant sucré
 C'est toute une forêt d'amis
 Qui s'assemble aux fontaines vertes
 Du bon soleil du bois flambant

Garcia Lorca a été mis à mort

Maison d'une seule parole
 Et de lèvres unies pour vivre
 Un tout petit enfant sans larme
 Dans ses prunelles d'eau perdue
 La lumière de l'avenir
 Goutte à goutte elle comble l'homme
 Jusqu'aux paupières transparentes

Saint-Pol-Roux a été mis à mort
 Sa fille a été suppliciée

⁵⁴ Rééd. in *Au rendez-vous allemand*, 1945.

Ville glacée d'angles semblables
 Où je rêve de fruits en fleur
 Du ciel entier et de la terre
 Comme à de vierges découvertes
 Dans un jeu qui n'en finit pas
 Pierres fanées murs sans écho
 Je vous évite d'un sourire

Decour a été mis à mort.

Robert Desnos, « Le veilleur du Pont-au-Change » (1944)⁵⁵

Je suis le veilleur de la rue de Flandre,
 Je veille tandis que dort Paris.
 Vers le nord un incendie lointain rougeoie dans la nuit.
 J'entends passer des avions au-dessus de la ville.

Je suis le veilleur du Point-du-Jour.
 La Seine se love dans l'ombre, derrière le viaduc d'Auteuil,
 Sous vingt-trois ponts à travers Paris.
 Vers l'ouest j'entends des explosions.

Je suis le veilleur de la Porte Dorée.
 Autour du donjon le bois de Vincennes épaissit ses ténèbres.
 J'ai entendu des cris dans la direction de Créteil
 Et des trains roulent vers l'est avec un sillage de chants de révolte.

Je suis le veilleur de la Poterne des Peupliers.
 Le vent du sud m'apporte une fumée âcre,
 Des rumeurs incertaines et des râles
 Qui se dissolvent, quelque part, dans Plaisance ou Vaugirard.
 Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest,
 Ce ne sont que fracas de guerre convergeant vers Paris.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change
 Veillant au cœur de Paris, dans la rumeur grandissante
 Où je reconnais les cauchemars paniques de l'ennemi,
 Les cris de victoire de nos amis et ceux des Français,
 Les cris de souffrance de nos frères torturés par les Allemands d'Hitler.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change
 Ne veillant pas seulement cette nuit sur Paris,
 Cette nuit de tempête sur Paris seulement dans sa fièvre et sa fatigue,
 Mais sur le monde entier qui nous environne et nous presse.
 Dans l'air froid tous les fracas de la guerre
 Cheminent jusqu'à ce lieu où, depuis si longtemps, vivent les hommes.

⁵⁵ Publié dans *L'Honneur des poètes, II*, sous la signature de Valentin Guillois.

[...]

Je suis le veilleur du Pont-au-Change
Et je vous salue, au seuil du jour promis
Vous tous camarades de la rue de Flandre à la Poterne des Peupliers,
Du Point-du-Jour à la Porte Dorée.

Je vous salue vous qui dormez
Après le dur travail clandestin,
Imprimeurs, porteurs de bombes, déboulonneurs de rails, incendiaires,
Distributeurs de tracts, contrebandiers, porteurs de messages,
Je vous salue vous tous qui résistez, enfants de vingt ans au sourire de
source
Vieillards plus chenus que les ponts, hommes robustes, images des
saisons,
Je vous salue au seuil du nouveau matin.

Je vous salue sur les bords de la Tamise,
Camarades de toutes nations présents au rendez-vous,
Dans la vieille capitale anglaise,
Dans le vieux Londres et la vieille Bretagne,
Américains de toutes races et de tous drapeaux,
Au-delà des espaces atlantiques,
Du Canada au Mexique, du Brésil à Cuba,
Camarades de Rio, de Tehuantepec, de New York et San Francisco.
J'ai donné rendez-vous à toute la terre sur le Pont-au-Change,
Veillant et luttant comme vous. Tout à l'heure,
Prévenu par son pas lourd sur le pavé sonore,
Moi aussi j'ai abattu mon ennemi.

Il est mort dans le ruisseau, l'Allemand d'Hitler anonyme et haï,
La face souillée de boue, la mémoire déjà pourrissante,
Tandis que, déjà, j'écoutais vos voix des quatre saisons,
Amis, amis et frères des nations amies.
J'écoutais vos voix dans le parfum des orangers africains,
Dans les lourds relents de l'océan Pacifique,
Blanches escadres de mains tendues dans l'obscurité,
Hommes d'Alger, Honolulu, Tchoung-King,
Hommes de Fez, de Dakar et d'Ajaccio.

Enivrantes et terribles clameurs, rythmes des poumons et des cœurs,
Du front de Russie flambant dans la neige,
Du lac Ilmen à Kief, du Dniepr au Pripet,
Vous parvenez à moi, nés de millions de poitrines.

Je vous écoute et vous entends. Norvégiens, Danois, Hollandais,
Belges, Tchèques, Polonais, Grecs, Luxembourgeois, Albanais et Yougo-
Slaves, camarades de lutte.
J'entends vos voix et je vous appelle,

Je vous appelle dans ma langue connue de tous
Une langue qui n'a qu'un mot :
Liberté !

[...]

Que ma voix vous parvienne donc
Chaude et joyeuse et résolue,
Sans crainte et sans remords
Que ma voix vous parvienne avec celle de mes camarades,
Voix de l'embuscade et de l'avant-garde française.

Écoutez-nous à votre tour, marins, pilotes, soldats,
Nous vous donnons le bonjour,
Nous ne vous parlons pas de nos souffrances mais de notre espoir,
Au seuil du prochain matin nous vous donnons le bonjour,
À vous qui êtes proches et, aussi, à vous
Qui recevrez notre vœu du matin
Au moment où le crépuscule en bottes de paille entrera dans vos
maisons.
Et bonjour quand même et bonjour pour demain !
Bonjour de bon cœur et de tout notre sang !
Bonjour, bonjour, le soleil va se lever sur Paris,
Même si les nuages le cachent il sera là,
Bonjour, bonjour, de tout cœur bonjour !

Jacques Dupin, « Moraines »⁵⁶

Commencer comme on déchire un drap, le drap dans les plis duquel on se regardait dormir. L'acte d'écrire comme rupture, et engagement cruel de l'esprit, et du corps, dans une succession nécessaire de ruptures, de dérives, d'embrassements. Jeter sa mise entière sur le tapis, toutes ses armes et son souffle, et considérer ce don de soi comme un déplacement imperceptible et presque indifférent de l'équilibre universel. Rompre et ressaisir, et ainsi renouer. Dans la forêt nous sommes plus près du bûcheron que du promeneur solitaire. Pas de contemplation innocente. Plus de hautes futaies traversées de rayons et de chants d'oiseaux, mais des stères de bois en puissance. Tout nous est donné, mais pour être forcé, pour être entamé, en quelque façon pour être détruit, — et nous détruire.

Nous émergeons d'un immense registre qui bourdonne de surcharges et de repentirs, une liasse noircie de frustrations et de torpeurs.

Ce grabat, ce fumier, cet entassement de feuillets qui nous porte, nous sommes condamnés à réitérer le geste d'y mettre le feu. Le geste ostentatoire, le geste illusoire qui l'augmente en nous consumant.

Car il se nourrit de notre refus, de notre question, de nos débris. Il s'accroît de notre affaissement et de nos sarcasmes. Il suscite lui-même ce prurit de ses extrémités, ce brandon rougeoyant au sommet d'une montagne de scories, notre profanation

qui n'ajoute qu'une pellicule de poussière mentale à son ressassement millénaire, à sa stratification de désastres.

Monstrueuse mémoire maternelle, nos mains incestueuses, nos mains dociles en fin de compte, te défigurent et te ravaudent

et te prolongent comme par une transfusion saccadée de lenteur et de nuit.

Philippe Jaccottet, « Paysages avec figures absentes » (1970)⁵⁷

⁵⁶ *L'Embrasure*, 1969. Extraits.

⁵⁷ Extrait.

Paysage avec Amour et Psyché, tel est le titre du Lorrain. On en voit d'abord l'arrière-plan (qui me semble moins vaste sur la photographie que dans mon souvenir) : on est attiré par lui, on y plonge comme dans un autre regard. C'est une plaine profonde avec les méandres indistincts d'un fleuve, des collines au loin qui paraissent le gonflement d'une respiration, un très haut ciel avec quelques nuages, et tout ce grand espace comme changé en rayonnement, absorbé, ravi par la lumière (que j'imagine, ainsi argentée, du matin). Cette lumière est posée dans un nid ou un berceau de matière sombre dont les bords seraient deux masses d'arbres s'élevant de part et d'autre de la toile au second plan (celle de gauche plus ample), et le creux, la bande de terrain nu entre les deux. Composition qui suggérerait de la façon la plus traditionnelle la sérénité d'une pastorale, si ce terrain, tout près de nous, n'était illuminé à son tour par une autre trouée, par un long étang où se reflète le ciel ; de sorte que la terre obscure semble plus légère, semble presque suspendue. Peu importe qu'il y ait des villes (s'il y en a) dans le lointain, des colonnades ruinées sous les arbres de gauche, des bergers au pied des arbres de droite, avec leurs bêtes ; en revanche, pour minuscule qu'il soit dans l'étendue, on ne peut pas ne pas voir, émergeant de l'eau à mi-corps, l'étrange couple de l'enfant et de Psyché. Psyché s'est baignée vêtue (la pudeur de l'âme) ; peinte de dos, elle tient les bras largement ouverts, les mains vers le ciel, dans un geste de salutation et d'accueil qui reproduit celui de la terre et des arbres portant dans leur nid la lumière ; ses bras et son profil sont parmi les points les plus clairs du paysage. Tout cela : la profondeur radieuse, la terre et les feuillages, les eaux et ce petit couple, tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un accord de vert presque noir, et d'argent. Tout cela est immense, calme et pur, et, si l'on essaie de l'entendre, prodigieusement silencieux. Ce n'est pas une scène qui est montrée, ni un lieu déterminé, ni la nature même ; c'est plutôt l'étendue dans le jour, l'heure du plus candide éveil.

Yves Bonnefoy, « La terre » (1975)⁵⁸

Je crie, Regarde,
 La lumière
 Vivait là, près de nous ! Ici, sa provision
 D'eau, encore transfigurée. Ici le bois
 Dans la remise. Ici, les quelques fruits
 À sécher dans les vibrations du ciel de l'aube.

Rien n'a changé,
 Ce sont les mêmes lieux et les mêmes choses,
 Presque les mêmes mots,
 Mais, vois, en toi, en moi
 L'indivis, l'invisible se rassemblent.

Et elle ! n'est-ce pas
 Elle qui sourit là (« Moi la lumière,
 Oui, je consens ») dans la certitude du seuil,
 Penchée, guidant les pas
 D'on dirait un soleil enfant sur une eau obscure.

.....

Yves Bonnefoy, « Dans le leurre des mots », II (2001)⁵⁹

Et je pourrais
 Tout à l'heure, au sursaut du réveil brusque ,
 Dire ou tenter de dire le tumulte
 Des griffes et des rires qui se heurtent
 Avec l'avidité sans joie des vies primaires
 Au rebord disloqué de la parole.
 Je pourrais m'écrier que partout sur terre
 Injustice et malheur ravagent le sens
 Que l'esprit a rêvé de donner au monde
 En somme, me souvenir de ce qui est,

⁵⁸ *Dans le leurre du seuil*. Extrait.

⁵⁹ *Les Planches courbes*. Extrait.

N'être que la lucidité qui désespère
 Et, bien que soit retorse
 Aux branches du jardin d'Armide la chimère
 Qui leurre autant la raison que le rêve,
 Abandonner les mots à qui rature,
 Prose, par évidence de la matière,
 L'offre de la beauté dans la vérité.

Franck Venaille, *La Descente de l'Escaut* (1995, extrait)

Au matin nous parti-
 Mes sur le schooner *Escaut*, rien moins qu'à la recherche
 du village autrefois englouti.
 Les hommes parlaient haut
 tandis que sur le quai
 des formes sombres se dressaient en un rang de silence et de deuil.
 Noir ! Noir et noir que tout cela !
 Avec le sentiment qu'il était de notre devoir, une fois encore !
 Ah ! Retrouver l'emplacement de ce que furent la digue et le
 débarcadère Mais
 le rire des familles regroupées au café : *Au bateau phare*
 quelle magie pourrait jamais nous le restituer ?
 Noir et noir que cela.
 Avec le fleuve au plus bas de la marée il
 nous fallait naviguer contre les bancs de sable
 craignant que le clocher de l'église noyée que le clocher
 déchire notre coque.
 Noir et noir que ce voyage dans le temps Quand nous partî-
 Mes sur le schooner *Escaut*
 À la recherche de quoi ? sinon d'une part de nous-mêmes Ça !
 Naviguer dans les polders contre les hautes orties blanches, je sais le
 faire
 Mais convaincre les morts de revenir près de nous, sur quelle carte
 navale
 pouvais-je bien le lire et l'apprendre ?
 Je ne suis qu'un homme.
 Je suis cet être-là : réaliste et secret, capable et lent, taillant dans le
 pavillon
 du navire de larges tranches noires, jaunes et rouges se reflétant dans
 l'eau. C'est à tout cela que je songeais,
 marchant entre les deux mâts du schooner *Escaut* qui, vers le pays dit :
 noyé

nous empor-
Tait !

Olivier Barbarant, « Ode à Bérénice » (1998)⁶⁰

Le siècle n'a plus de place pour le surplus des toges
Tant mieux je ne referai pas l'élégie aux « hélas »
Et ni le triste amant à son rêve accroché parlant splendidement
D'un orient désert où le cœur seul s'ennuie

Bérénice aujourd'hui dort dans l'or jeté à pleines poignées par les spots
Sur le théâtre de notre place et qui traverse nos rideaux
Bleus à la nuit lumineuse comme un faux jour
Et je brise sans fin des mots qu'une flamme parfois en sorte
Qui réchaufferait son sommeil mettrait des lilas sous ses draps
Des morceaux d'ambre dans ses rêves

Qu'est-ce qu'on tient entre ses bras quand on les ferme sur la douceur
Un corps dans l'ombre un peu plus lourd comme si les songes pesaient
La flaque des yeux refermée qu'est-ce qui jaillit quel trésor
S'avoue dans un autre
Simplement

Je n'ai pas d'autre question
Je n'ai jamais rien dit d'autre je n'ai jamais
Rien fait d'autre que de mesurer l'évidence
Surpris chaque fois à l'ovale exact d'un visage
À la ronce des cils la pâle ogive d'un front

[...]

⁶⁰ *Odes dérisoires.*